



Partir en livre

du 20 au 31 juillet 2016

**Opération nationale du ministère de la Culture
portée par le Centre national du livre.**

Dans ce cadre et sous l'intitulé *La littérature se met au vert* (en référence à l'engagement de la Mel l'année de la COP21) la Mel a commandé à 17 écrivains un texte évoquant un souvenir de lecture intimement lié à un lieu particulier de villégiature.

Ces textes ont été lus au public par les auteurs dans des librairies indépendantes sur l'ensemble du territoire. Chaque rencontre a permis au public de découvrir ces écrivains avec le soutien infaillible des libraires.

- Jacques Ancet** – La « Place du livre » à Sète – 23/07/2016
Gisèle Bienne – Librairie Accroville à Alberville – 23/07/2016
Marie Cosnay – Librairie de l'Atinoir à Marseille – 21/07/2016
Régine Detambel – Librairie Sauramps à Montpellier – 21/07/2016
Abdelkader Djemaï – Librairie Lune et l'autre à Saint-Etienne – 28/07/2016
Roberto Ferrucci – Librairie L'Embellie à la Bernerie-en-Retz – 21/07/2016
Liliane Giraudon –
Laurent Grisel – Librairie Bis Repetita à Joigny – 22/07/2016
Jacques Laurans – Librairie du Le Grain des mots à Montpellier – 26/07/2016
Edith Msika – Librairie L'Humeur vagabonde à Paris – 21/07/2016
Jean-Pierre Ostende – Librairie l'Odeur du Temps à Marseille – 21/07/2016
Jean-Claude Pinson – Librairie L'Encre bleue à Pornic – 5/08/2016
Virginie Poitrasson – Librairie Michèle Ignazi à Paris – 23/07/2016
Jean-Luc Raharimanana – Librairie Les Temps modernes à Orléans – 21/07/2016
Jacques Séréna – Librairie Gaïa à Toulon – 26/07/2016
Mona Thomas – Beaj Kafé à Brest – 30/07/2016
Michel Volkovitch – Librairie Tschann à Paris – 25/07/2016



Le lieu et la lecture

Jacques Ancet

Que reste-t-il des livres lus ? Des histoires, des idées, des raisons de vivre ? Moins, beaucoup moins. Et, paradoxalement, beaucoup plus peut-être : une émotion incarnée dans une atmosphère, un lieu, qui sont ceux-là mêmes de la lecture. Oui, ce qui, pour moi, reste souvent d'un livre, ce ne sont ni des informations, ni des personnages, ni des réponses à des questions mais, simplement, une *expérience*. Dans un espace déterminé (cuisine, chambre, voiture, jardin...), un saisissement soudain : celui de cette intensité de vivre que refuse à la littérature ce vieux réflexe selon lequel il y aurait les livres *et* la vie, le langage *et* le monde. Car lire c'est vivre. Et même vivre plus intensément, parce qu'une vraie lecture entraîne une unité de la personne — une plénitude de même nature qu'un acte de création ou d'amour.

Combien de livres devenus l'emblème d'un lieu — le nom donné (qui est leur titre) à un moment de vie vraiment vécu ? Précipité d'atmosphère ambiante qu'il ne me faut aucun effort pour retrouver, alors que le contenu du livre s'est évaporé... Soupente alsacienne — Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet* ; chambre étroite, d'un hôtel des Pyrénées — Fédor Dostoïevski, *Les Possédés* ; pinède aux cigales bruissantes — Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan* ; coin sombre d'une librairie, au milieu des livres, debout, lisant, fasciné — Yannis Ritsos, *La Maison morte et autres poèmes* ; métro bondé — William Faulkner, *Absalon, Absalon* ; pré humide sous les grands arbres d'été — Octavio Paz, *Le Singe grammairien*... L'énumération pourrait être longue. Proust rêve sur des noms de lieux. Je rêve sur des titres qui sont des lieux. Non pas imaginés mais revécus. Comme s'il suffisait au passé du substrat matériel le plus infime pour resurgir. Telle serait, pour moi, la fonction première des livres aimés : marquer comme les cailloux du Petit Poucet le chemin de la vie.

Pourquoi le livre, cet outil virtuel à voyager dans d'autres temps, d'autres espaces, d'autres corps — ce vecteur d'«évasion», comme on dit — a-t-il cette étrange capacité de faire vivre le moment présent comme aucune machine virtuelle aussi sophistiquée soit-elle n'en est capable ? Est-ce parce que, suspendant le cours utile et absorbant de l'existence, il libère en la captant la faculté d'attention ? Lecture : espace de méditation, composition de lieu ? Comme l'écriture dont elle est l'envers inséparable ?

Je lis, et le décor quotidien s'évapore. Celui de la vie active. Car une frange d'attention ne cesse, imperceptible navette, de tisser un réseau de fils ténus entre l'acte en cours et le lieu où il s'accomplit. Mais une attention *distracte*, pareille à cette pratique de la vision périphérique qui, libérant la personne de la vision centrale, utilitaire, modifie le régime de la perception. Lisant, je ne suis plus là et j'y suis plus que jamais. Mais non plus comme "moi" encombrant, gonflé de son importance et de ses affects, mais comme transparence active. En quoi le vrai lecteur serait, comme Wallace Stevens le dit du poète, "la transparence du lieu où il se trouve".

Alors, lecture et poème se rejoignent. Tous deux sont un *effacement* et un *surgissement* : — effacement du moi et du monde qui lui est associé; surgissement d'une énergie où la réalité n'est plus déjà là, mais comme à l'état naissant. L'expérience poétique réaliserait les conditions d'une véritable lecture. Ne racontant rien, ne décrivant rien, ne disant rien d'autre que sa propre manifestation, le poème conserverait en quelque sorte vivante cette frange lumineuse qui, accompagnant toute lecture,

marque le souvenir au point de s'y substituer. Et qui n'est autre que la *vie présente* intensément vécue au moment même de son apparition.

Sur l'écran brillant du temps

Gisèle Bienne

Le soir tombe sur la mer rose, au loin les lumières de Sanary clignotent, la lune se lève dans le ciel, jaune pâle, et les chiens, écrit-elle, savent qu'elle est là. Des pêcheurs rentrent leurs barques, un enfant qui refuse d'aller se coucher pleure.

Sur la cheminée de sa chambre, une photo, son frère Leslie Heron, il est de toutes ses pensées. Il avait vingt-et-un ans, elle en a vingt-sept. La guerre le lui a brutalement ôté. Elle dialogue avec lui, ils revisitent ensemble la maison de Karori où ils ont grandi en Nouvelle-Zélande et les paysages actuels se superposent à ceux d'hier, des milliers de kilomètres sont abolis. Magie du sud : les lieux fusionnent.

En vacances à Bandol j'ouvre pour la première fois le *Journal* de Katherine Mansfield et je constate que c'est justement à Bandol, à l'automne 1915, qu'elle a découvert le sud de la France et bénéficié de sa lumière si nécessaire à son écriture. La mort de son jeune frère tombé dans le nord sur le front français la laisse inconsolable. Plus tard en 1920, malade, elle passe une année à Menton, Villa Isola Bella.

Bandol donc, novembre 1915 : un impérieux besoin de rompre avec la grisaille de l'Angleterre et de se sentir au plus près de son frère l'a guidée jusqu'à cette baie. Le hasard a voulu qu'à Bandol, un petit siècle après le séjour qu'elle y a fait, j'ai choisi le même hôtel qu'elle, le Beau Rivage, et j'apprends bientôt que j'y occupe une chambre correspondant à l'emplacement de la sienne.

Je lis son *Journal* sur la plage de Rènecros, sa plage. Je le lis dans son ancienne chambre. Rien n'a tellement changé, sinon qu'on n'allume plus de feu dans les cheminées, l'odeur des bûches qui se consomment doucement ne flotte plus dans les chambres mais dans le lointain se découpent toujours les mêmes formes noires des montagnes et la mer vient à nous comme l'océan venait à elle à Wellington.

Demain, avant d'entamer sa journée, elle embrassera les roses de son bouquet, fumera à la fenêtre sa première cigarette puis elle ira à travers bois et clairières, des « lieux de rêves », dit-elle, où les cyprès vont par deux parce que, « plantés côte à côte », ils portent bonheur. Les cyprès, les ombres du frère et de la sœur, enfants des îles, enfants du soleil, enfants joueurs, couple inséparable dans ses randonnées.

« L'air est comme de la soie et le monde paraît lustré comme une aile d'oiseau. » Les gens du nord descendus dans le sud ressentent cela. Le sud, la Côte, un monde au bord du monde, le sud, et la France qu'elle a choisie parce que, comparée à l'Angleterre, la vie y est plus « chaude et riche de sensations » et qu'elle y retrouve sa « minutieuse vision » des choses.

Du balcon, j'ai vue sur le port de Bandol, la jetée, son phare, le viaduc où passent toujours les trains régionaux, l'île de Bendor et les collines de l'arrière-pays. Elle les a connues couvertes d'arbustes et saturées d'arômes épicés, thym, romarin, eucalyptus. Elle rapportait de ses escapades des brassées de fleurs, des jonquilles, des lis de sable, des violettes. Les fleurs la consolent de tout, elles lui rendent le jardin d'enfance. Deuil lumineux. A Bandol, après avoir longtemps tâtonné, elle écrit *Prélude* que Virginia et Leonard Woolf publieront en 1918.

Menton-Garavan, le sud du sud de la France. Au printemps, en été, j'y marche dans ses pas en attente de je ne sais quel indice. Sud sans vent, sans mistral. Des citronniers, des orangers, des mandariniers, et des oliviers, des palmiers, des mimosas, des jardins, un enchantement.

Garavan, sa petite gare à flanc de colline, terminus du long voyage en train de Katherine Mansfield. En 1920, la tuberculose ronge ses poumons, elle est percluse et cependant heureuse. La villa Isola Bella qui surplombe la mer devient pour elle le seul endroit au monde, elle fait battre son cœur « comme il bat pour Karori » et pour son île natale qu'elle n'a pas revue, ne reverra pas. Le pin, le mimosa duveteux, les héliotropes, les papillons, les abeilles, les gros frelons... son enthousiasme est tel qu'elle voudrait acheter la villa. De plus en plus malade, elle n'avait jusqu'alors cessé d'aller d'un endroit à l'autre en quête d'un lieu « parfait ». Elle l'a trouvé mais son vœu ne se réalisera pas.

Dans sa chambre, fenêtres ouvertes, ou sur la terrasse de la villa, elle écrit d'un jet, comme elle l'avait souhaité, plusieurs nouvelles. Sous le bleu du ciel, face à celui profond de la Méditerranée, un « bleu de jacinthe foncé », entourée d'une verdure foisonnante, elle a cette impression d'écrire « sur l'écran brillant du temps ». C'est le sud par excellence. Les façades des maisons de la vieille ville sont colorées, le port est tranquille. Des femmes mettent le linge à sécher sur les orangers. Partout le soleil ajoute de la beauté aux activités humaines. Les étoiles brillent, le soir, à travers le vieux palmier. Les journées sont comme des perles. Lumière, limpidité de l'air, un soleil qui vient se lover dans les bras de l'écrivain et lorsque le froid sévit, ce n'est pas celui de l'Angleterre, il lui semble plus pur, excitant.

Images derrière les images. Bandol, Menton... Assise sur le banc d'une petite place près d'un marché aux fleurs et d'une fontaine, j'ouvre son *Journal* et sa voix de nomade répond, elle dit précisément le besoin que l'on peut avoir d'un pays à la fois réel et rêvé quand, fragilisé par la maladie, incompris des siens, désirant écrire d'une plume neuve, la lumière nous est occasion d'émerveillement et de renouvellement.

A Menditte.

(en visite dans l'atelier du peintre Gonzalo Etxebarria, en Soule)

Marie Cosnay

Menditte. Après le col d'Osquich, ça commence comme ça le paysage, la géographie avec moi dégringole et ce sera en voiture si seulement, voiture, si seulement je, j'avais imaginé un récit de voiture perchée sur une route de montagne à deux doigts d'une frontière, le tout bien abstrait, en tout cas la voiture était en rade, j'avais imaginé les personnages, trois / quatre, c'est peu dire que je les aimais, des personnages en rade comme moi, j'étais moi un des personnages en rade, c'est dire la peur que j'avais ; mais je m'étais un peu droguée. Laisser conduire la route elle-même, qui faisait ses lacets, se débrouillait avec de gros pics de joie, les mêmes que ceux que te donne la vie d'Henry Beyle racontée par lui-même.

Je roulais.

Un peu droguée.

Peur que ça n'aille plus qu'avec la chimie, tout va avec la chimie, que la tête te tienne, chimie, que la joie te, chimie, que le coeur ne batte ni trop fort ni trop lent, chimie.

Chimie ou pas, l'ombre était passée, soupçonner derrière la peur de la route la peur de raconter + le plaisir d'après, plaisir de l'avoir fait, envers et contre ; avoir raconté.

La route ah la problématique des routes (de l'enfance à aujourd'hui), la problématique des espaces et de ceux qui facilement y marchent et courent, y font des affaires, des fuites, des débrouillardises, de Billy the Kid à ce garçon moldave qui me disait être en *panne d'Europe*.

Rouler. Je roulais. Amusant parce qu'une fois parti c'était parti, même si ça m'inquiète toujours (col d'Osquich) le désir m'accompagne ; en réalité la route était l'élément n°1, l'élément essentiel pour la fabrication d'une chouette image planquée derrière la peur ; je pensais : sans doute en raison même de son lien de proximité au désir, la route m'est difficile.

Ici les rémouleurs (bohémiens), me dis-tu, ont la parole. Ils disent aux maîtres, selon le niveau de politisation du village, ce que vivent les pauvres, les miséreux. Ils mettent les points sur les i, aiguisent les couteaux, parlent du monde vaste et du petit et des géographies ; la douleur du genre humain offensé, les

petitesses, chacun des tours joués et ce qu'il y a de pire, la grande offense et la grande douleur du monde, aiguïser et parler, aiguïser la langue bien pendue et aiguïser les couteaux avec lesquels tu.

On ne parle jamais trop des choses essentielles ; reviennent comme elles savent le faire les histoires, reviennent floues comme des géographies ou des paysages, reviennent comme ça, énigmatiques.

Tu m'as raconté trois histoires de silence. La première histoire est celle d'un meurtre, le meurtrier est un petit gars du village, l'assassiné un salopard du village. Le corps en vitesse est fichu derrière le bar. Les villageois sont interrogés et pas un pour parler du corps caché, ce n'est pas qu'on en voulait au salopard ni même qu'on aime le meurtrier.

La deuxième : après deux mois à se planquer dans la vallée le soixantième jour ils ne tournent pas rond et dans le bar du village ils vont prendre une cuite gigantesque, ce qui est la meilleure façon d'être repérés mais *rien*, ce rien-là - tu sais bien, personne jamais personne ne parlera.

Quand on parle c'est toujours pour dire *autre chose*.

Bon sang, encore un truc de géographie, de cols, de douceurs et de verdure froissées, ici c'est brûlé et là rose, mince, ce rose.

Pour ça qu'on la ferme, on est pas à la hauteur.

On échappe à ce qu'on dit, on est tout autre que ce qu'on dit quand on le dit, quand on parle, si on parle.

Les choses énormes que tu as faites (énormes, qui appuient sur le cours des siècles, bloquer les entrées et les issues ou bien les ouvrir comme on le fait des veines malades pour que toujours toujours le sang irrigue le muscle), les choses énormes de risquer ta vie (tu construis un radeau jour après jour récupérant un clou un bout de bois dans le siècle 21 dans la 2ème décennie du siècle 21 où tu habites, avec impression que tu as vécu, vitesse de la lumière, aller-retour, express, tous les autres siècles jusque-là, tu es au siècle 21 où on soigne et finance et investit et spéculé sur le ou post-humanisme, l'homme ajouté, le robot ajouté, tu es au siècle 21 et sur la plage tu construis ton radeau, clou à clou pour rentrer dans l'autre, le 20, chez toi, tu récites des poèmes sur ton bateau, sur ton bateau qui est très réussi tu récites les poèmes), les choses énormes que tu as faites, toi le héros d'une de ces histoires qu'on ne connaît pas très bien - mince, les choses énormes que tu as faites, elles sont muettes.

La première chose qui t'a bouleversé quand tu es rentré dans

ton côté de pays après trente années d'exil, la première chose qui t'a bouleversé quand tu es rentré après trente années en Hegoalde, c'est sur les pavés la place de ton pied, la place exacte pour ton pied. C'est la seule chose que tu peux dire.

La troisième histoire secrète de Menditte que tu m'as racontée, je l'ai oubliée, c'est comme ça avec les histoires : je rêve de les attraper – mais il faudrait attraper les hommes qui les racontent, et pour ça courir encore.

On raconte à côté du silence - silence comme j'aurais écrit soleil.

C'est pas tout.

Il fallait rentrer.

Un peu droguée.

Il y avait le col, les brebis et les vallonnements, pas du tout l'enfance ni même *le rêvé* de l'enfance mais l'étrange étranger le plus complet et la nuit qui tombait.

il y avait la route et la tempête qui menaçait s'est levée, voici ma route de tempête. Les vents se sont déchaînés. La tempête en doublait une autre. La tienne. *Tempête* sur une route de Soule - sur ta toile paraissait soudainement une chose phosphorescente, un éclair.

Lire dans les vignes

Régine Detambel

Elle marche, balançant côté fossé sa vieille glacière bleu et blanc, utilitaire en plastique un peu moisi, plus de vingt ans d'âge et deux belles éraflures au couvercle.

La route qui serpente entre les vignobles est déserte. Pour seule compagnie les graviers, pertinents et nécessaires, qui roulent sous ses semelles. Il ne se passe donc rien de plus dans sa vie qu'un petit déséquilibre de la cheville causé par un caillou fait de silice et de mica, au bord de la chaussée, et pourtant c'est bien de la vie, et elle y mord à pleines dents.

Elle va plus doucement à présent, s'arrêtant de temps à autre, vacillant sur une patte pour reposer l'ampoule qui est en train de se former à son talon.

Au loin, une petite masse informe vient d'apparaître et avance dans sa direction. Elle grossit régulièrement, puis acquiert soudain l'aspect et la solidité d'une camionnette passant dans un vacarme de wagon, avant de reprendre la même forme fluide sous laquelle elle a surgi. De petits éventails de poussière balaient la route étroite.

Elle s'est remise en marche.

Freine un petit cabriolet sport : Vous cherchez un bel endroit pour le pique-nique ?

Non, un coin pour lire.

Et ça ? fait la main qui s'arrache du volant pour désigner la lourde boîte de plastique bleu.

Ça ? C'est ma glacière à romans.

Le moteur vrombit. Crissement de pneus. Une pluie de feuilles mortes et de brindilles.

Alors elle quitte la route, contourne une souche blanche, touche l'arbre étendu mort par la foudre, descend la colline presque sans bruit, seulement le balancement de la glacière, et son chuintement contre le mollet à chaque pas.

La vigne, voilà une vraie histoire de jardin zen : de l'eau, du sable, des pierres jetées depuis les temps sans temps sur les chemins de terre. Et puis, comme vus d'en haut, des arbrisseaux très tordus, les ceps, symétriques, asymétriques, on ne sait même plus, trop de changements de point de vue.

Elle s'impose alors le travail très pénible d'avancer dans le désordre parfait des ceps apparemment alignés, au milieu de leurs ruptures et de leur bizarre équilibre tout hérissé d'obstacles et rompu de petits abîmes. Par le seul balancement du corps et des bras le long du corps, elle lit déjà.

« Page ». De *pagus*, le champ. De *pagina*, la vigne plantée.

Colonne d'écriture ou vignoble, c'est le même.

Elle est ravie comme à son premier vrai roman. Ce n'est pas parce qu'on a lu dix, vingt ou deux cents livres qu'on est content, qu'on a fait sa pelote, non, un livre, elle n'en est jamais contente, il lui faut dévorer le suivant pour la consoler des défauts du précédent, et ça ne s'arrêtera jamais.

Elle est coiffée d'un chapeau de paille, se tient dos au soleil et, entre deux rangées de ceps garnis de minuscules grappes dures et vertes, posée sur un petit tas de sarments qu'elle a recouvert d'une serviette éponge en guise de coussin, elle s'apprête à savourer.

D'un geste gourmand, elle cueille un ouvrage au hasard dans la glacière à romans. Vient au jour un volume de la Pléiade, pas bien frais, mou et usé, un accroc à la couture. Elle l'ouvre, ou plutôt l'étale sur ses genoux, et commence à le feuilleter, bien qu'elle le

connaisse maintenant presque par cœur, ses hésitations, ses manques, ses à-peu-près, mais aussi ses perfections à en rester chose, plantée là, emmêlée aux vrilles de la vigne, et léchant convulsivement une petite écorchure salée à une phalange.

Pendant que le soleil fait vibrer le monde, elle tourne ses pages avec application. Dans la seule compagnie du vent et l'élan irrégulier de son imagination, assise sur la croûte terrestre, avec cette grosse liasse de papier dont elle essaie de trouver le secret, les pieds joints, sa veste ramassée autour de ses fesses, elle n'aura qu'à tendre la main, vers midi, pour trouver des mûres soudain, formées on ne sait comment, peut-être jaillies des pierres. Elle en croquera une douzaine, sans quitter son ouvrage des yeux, comme s'il était tout à fait naturel que la terre la nourrisse quand ça lui chante.

Le soleil se couche dans une petite brise. La route se déroule très haut au-dessus d'elle, effaçable au travers des arbres sombres. Il est temps de rentrer. Mais elle se conduit comme ces gosses qui refusent systématiquement de sortir de la piscine. Les yeux fermés, elle plonge encore une fois dans la glacière, l'air de dire : Juste un petit dernier...

Mauvaise pioche.

Repose le bouquin. Ou plutôt le rejette à l'eau.

Au ciel, les cercles concentriques d'un rapace en train de chasser, qui se rapproche.

Des merles apeurés viennent se réfugier presque sur ses pieds. A l'abri d'un cep touffu, ils picorent aussitôt les raisins verts.

Elle n'ose plus bouger. Le livre qu'elle vient d'achever est toujours ouvert sur la dernière double page, que le vent n'a pas encore tournée.

Après tout, relire, relire la fin pendant des heures, ça n'est pas désagréable. Ça permet d'admirer le bec inouï des merles qui ne vont pas tarder à s'envoler. Ça permet de scruter, très à l'affût, tout ce qui pourrait naître de la vigne, jaillir d'un buisson ou du ciel, jusqu'à la nuit. Jusqu'à la lune. Jusqu'à plus soif.

Le figuier et le parachute

Abdelkader Djemaï

Il n'y avait pas de livres chez lui, ses parents étaient analphabètes. Cela ne l'empêchait pas de lire des illustrés avec lesquels il voyageait en compagnie de Blek le Roc, son héros préféré. Avec ses amis, le jeune Roddy et le professeur Occultis, Blek affrontait, durant la guerre d'indépendance américaine, les « écrevisses rouges », c'est-à-dire les soldats britanniques. Plongé dans les aventures passionnantes de ce trappeur sans peur et sans reproche, Miloud Belhadj traversait, avec lui, des grands paysages, des rivières, des forêts, des plaines qui le faisaient rêver. Les bivouacs allumés dans la nuit, les poulets rôtis avalés par Occultis ou les combats avec les grizzlys lui donnaient le goût de l'évasion.

Il y avait, dans la petite salle des fêtes de son école, un placard métallique de couleur bleue qui servait de bibliothèque. Cet après-midi là, il emprunta son premier vrai livre, avec une couverture illustrée, des pages bien imprimées, un dos, une tranche et un résumé sur la quatrième. Le lendemain, c'était jeudi et il n'avait pas classe. Miloud l'ouvrit près du vieux figuier sous lequel son grand-père paternel, quand il leur rendait visite, ôtait parfois son turban et sa djellaba grise pour faire la sieste. Un figuier qui l'avait vu naître et dont il aimait les ombres fraîches qui tombaient, comme ses fruits trop mûres, sur le sol en terre battu où, en été, des fourmis noires cheminaient au milieu du bourdonnement des moustiques et des guêpes.

Face à la colline que le soleil irradiait, il avait, en entrant peu à peu dans le livre, la sensation de pénétrer dans une maison où il se sentait bien. Les pages qu'il tournait semblaient le changer de celle où il vivait à l'étroit avec ses parents et ses trois frères. Ce livre de la Bibliothèque verte qu'il avait pris au hasard racontait l'histoire des enfants de son âge – il avait dix ans – qui étaient appelés à faire un long et beau voyage à travers le monde. Il se souvint particulièrement de cet épisode où on les avait emmenés dans un club d'aviation pour leur apprendre, sécurité oblige, à utiliser un parachute. L'instructeur leur expliqua, que lorsqu'ils seraient tout là-haut, ils devraient, en se jetant dans la mer du ciel, compter jusqu'à dix avant de tirer sur l'extracteur pour que la voile se libère et leur permette d'atterrir tranquillement sur la terre ferme. A une question de l'un d'eux qui lui demandait ce qu'il devait faire si, par malheur, son parachute ne fonctionnait pas, l'instructeur lui répondit simplement qu'il devrait alors aller au magasin pour en avoir un autre. Cette réponse qui fit rire Miloud avait suffi à le faire tomber définitivement dans la marmite de la lecture. Il commença alors, comme les oiseaux qui l'entouraient depuis son enfance, à cueillir les brindilles, les mots et les images d'une langue qui n'était pas la sienne pour en faire son nid d'écriture.

Le jeudi suivant, comme s'il voulait, à son tour, monter dans l'avion, Miloud déposa, à côté du tronc, le livre qu'il venait de terminer. Content d'avoir, pour la première fois, été jusqu'au bout des cent soixante pages, il se mit lentement à grimper dans le figuier. A chaque fois, il avait l'impression de s'enfoncer dans un ventre tiède, dans une cavité tapissée de feuilles à la peau rugueuse. Au début, il n'osait pas dépasser les branches basses, car il avait peur de rencontrer des grosses araignées ou d'être enfermé dans une obscurité qui lui ferait perdre tous ses repères. Puis il finit par s'habituer à l'intérieur de l'arbre, heureux, à chaque fois, de sortir du puits végétal dans

lequel la lumière rentrait par bribes. Ce jour-là, arrivé au sommet du figuier dont il n'oublierait jamais l'odeur, il tendit sa main pour toucher le ciel comme on palpe un fruit ou une étoffe. A cet instant-là, il vit, au-dessus de sa tête, un avion qui glissait en laissant derrière lui une traînée blanche. Etait-ce lui que les enfants, dont il venait de partager les frayeurs et les émerveillements, avaient pris pour accomplir leur beau et long voyage autour du monde ?

Bien des années plus tard, attaché à son siège, Miloud Belhadj, en regardant une fois encore avec amusement le cérémonial des hôtes de l'air qui mimaient les consignes de sécurité, fut surpris de repenser tout à coup à cette histoire de parachute qui l'avait fait rire. Et comme si ces souvenirs étaient intimement liés dans sa mémoire, lui revenait la saveur de cette journée ensoleillée où, faisant fi de ses peurs, il était monté tout en haut du figuier à l'ombre duquel son grand-père aimait faire la sieste. Son grand-père n'était plus de ce monde. Sa jeunesse s'était enfuie. Devenu aujourd'hui écrivain grâce à sa rencontre avec ce livre qui avait changé sa vie, même s'il avait oublié le titre et le nom de l'auteur, il se promit alors d'écrire cette histoire.

Partir en livre

Roberto Ferrucci

Traduction Claudette Krynk

L'été 1983 fut l'été d'un livre et d'une fille. La fille n'a laissé aucune trace, à part un vague regret qui, à vingt ans, a quand même une durée limitée, et s'évanouit vite. Du reste, je n'avais jamais eu le courage de l'approcher, de lui adresser la parole. Elle me regardait lire – à Jesolo, une plage proche de Venise – du parasol près du mien, je sentais son regard, mais néanmoins, je ne lui ai jamais renvoyé le mien. Ce furent les dernières vacances filiales, au sens de vacances avec les parents. Je descendais à la mer avec ce livre sous le bras – et quand tu arrives à la plage en chemise et pantalon de lin, comme j'ai toujours aimé le faire, ton allure ne passe jamais inaperçue – et je lisais sous le parasol. Cela ne m'a pas servi à conquérir la fille du transat d'à côté, mais ce roman – et peut-être aussi l'échec de la conquête manquée, en fait – m'a poussé encore plus qu'avant vers l'écriture. Quelques années plus tard, je l'ai rencontré, Daniele Del Giudice, l'auteur de ce livre, *Le stade de Wimbledon*, nous sommes devenus amis, j'ai fait mon mémoire de fin d'études sur lui et Antonio Tabucchi et il fut le premier à lire le manuscrit de mon premier roman. Beaucoup de choses ont démarré après la lecture de ce livre. Et aussi d'autres histoires d'amour, finalement. Et d'autres expériences, comme celles des résidences d'écriture, grâce auxquelles je suis ici aujourd'hui.

Une résidence d'écriture, pour un auteur, c'est avant tout une résidence de lecture. D'abord Passa Porta à Bruxelles, puis la Meet à Saint-Nazaire, ensuite La Marelle à Marseille et aujourd'hui, Villa Yourcenar à Mont-Noir, d'où j'arrive. La question, avant de partir, à chaque fois, était quels livres emporter. Quand tu dois rester pendant longtemps loin de chez toi – deux mois – et que tu dois voyager en avion, le problème des bagages, quoi mettre dans la valise, est toujours urgent. À la fin, ce sont les choses les plus lourdes qui sont sacrifiées. C'est-à-dire les livres, d'habitude. Il y a encore quelques années, faire la sélection était toujours un moment cruel. Éliminer des livres que tu veux lire ou relire n'est pas du tout agréable. Je parle des livres qui ne servaient pas directement à la rédaction du roman en cours ou en projet. Je parle des livres de lecture, ceux que tu as le désir de lire, que tu as choisis pour des motifs les plus variés. Et, à la fin, le choix n'était jamais satisfaisant. Aujourd'hui, dans ma liseuse, il y a des centaines de livres, de romans, d'essais. Mais *Le stade de Wimbledon*, la première édition de 1983, je l'emporte toujours avec moi. Avant même que j'aie commencé à écrire un roman pas encore achevé où, pour diverses raisons, il est souvent question de ce livre. Le relire, *Le stade*, en entier ou par bribes, est toujours un réconfort, que ce soit pour l'histoire qu'il raconte, soit, également, sur la façon dont ce livre est écrit. Une langue, une voix, un style qui, à chaque fois, à chaque relecture, dévoile une nouvelle découverte, met en lumière des angles jusque-là invisibles où pouvoir faire de la littérature. Le livre de cet été, en revanche, ne pouvait être que de Marguerite Yourcenar. Plusieurs pour dire la vérité, dans les volumes de La Pléiade pris à la bibliothèque de La Villa. Lire ses pages, là, où elle a vécu, ses descriptions du Mont-Noir, dans *Archives du nord*, lire depuis ce lieu tandis que *je suis* dans ce lieu, que j'y loge, comme avant moi l'ont fait des dizaines et des dizaines d'autres écrivains, dont beaucoup d'amis (Patrick Deville, José Manuel Fajardo,

Karla Suarez, Jean Rolin, Simonetta Greggio), c'est une émotion des plus fortes, inoubliable et unique, comme le fait d'être parmi vous, ce soir.

Sade à La Baie des singes

Liliane Giraudon

« Partir en live » devient peu utilisé. La lettre R désignant naturellement un mouvement violent de la langue on propose donc « Partir en livre »... Ici, dans les bars où je peux boire mon café dans du verre, j'entends plus souvent l'expression « Partir en couilles ». Formule vaste, éclairante, adaptée à une multitude de situations désignant une forme de défaite. Quelque chose qui se défait, ne prend pas. Un livre, lui, se prend. On en garde certains. On les offre. On les prête. On les perd. On a pu en voler. Les livres sont au cœur de nos vies. Mais ce « nos vies » réclame une restriction sévère. Lire est, demeure un luxe. Quelque chose de réservé. Comme « partir ». Tous ne partent pas. Pas plus en livre qu'en vacances. Dans Li(v)re la douceur du L s'alimente à la violence du R car « comme la lettre R signifie naturellement un mouvement violent, la lettre L en désigne un plus doux » observait déjà Leibnitz. Et c'est bien entre violence et douceur que flotte le petit récit de lecture déplacée qui va suivre.

L'action se passe au siècle dernier. Dans la ville de Marseille. Chaque mardi après-midi je quitte les quartiers nord où j'enseigne pour aller me réfugier dans une crique à l'autre extrémité de ce croissant que forme la ville sans nom. Direction « Les Goudes » puis « La Maronnaise ». Dans mon sac la correspondance de celui qui, enfermé une partie de son existence allait fabriquer une machinerie de contre censure et sur un mode littéral, à partir de l'interdit, faire du romanesque : Sade.

Je marche vers la baie des singes, descend parmi les rochers vers cette mer incroyable dont j'ignorais qu'elle allait devenir au siècle suivant un véritable charnier liquide. Je m'installe entre deux rochers et là, dans un décor minéral, entre ciel et eau, je lis – seule, à l'écart de tous. Certaines fois un peu d'eau vient m'éclabousser. Le soir, en rentrant je trouverai sur mes vêtements quelques traces de sel rappel de cette masse d'eau qui une partie du jour m'accompagna. Depuis des années Sade me fascine. Sa machinerie. Son fantôme. Je l'ai découvert dans la vieille bibliothèque de Carpentras où Bataille l'avait fait rentrer. Aujourd'hui, je peux écrire que dans mon adolescence Rimbaud et Sade ont opéré sur moi (lectrice de Maeterlinck) une véritable raclée intempestive.

Pour l'heure, suspendue sur une sorte de vide en mouvement, dans une lumière radicale je dévore des lettres écrites par le marquis. Depuis son enfermement au donjon de Vincennes puis à La Bastille. Tout particulièrement celles adressées à sa femme Renée Pélagie. Je suis éblouie.

Condamné à l'immobilité, Sade avance, délire, résiste et rêve. Sans cesse tente d'élucider. De combattre. Enfermé, son corps est une tombe. Une chambre froide. Il la ranime en y introduisant nourritures en masse, breuvages variés et ce qu'il nomme ses flacons ou étuis c'est à dire godemichets variables. Tous les trous sont alimentés. Le corps est un fourneau. Son énergie dans le désir, sa rage de survivre lui font sans cesse passer commande.

« Une corbeille de fruits composée de 12 pêches, 12 brugnonns, 12 poires de beurre, 12 grappes de raisin. La moitié du tout mûres, le reste capable de se conserver trois ou quatre jours. Deux pots de confiture. Une douzaine de biscuits du Palais-Royal dont six soufflés à la fleur d'orange. Et deux livres de sucre. Deux livres de chocolat. Une boîte de pastilles de chocolat. Une demi-livre de guimauve. Deux grands pots de confiture de six sortes. Deux boîtes de confiture sèche. Un bocal de pêches à l'eau de vie... »

Renée Pélagie obtempère, le visite, le sert...Cède à ses caprices, tente de calmer son désespoir comme ses rages. N'y parvient qu'épisodiquement... J'ignore à cette époque que je m'intéresserai plus tard à la conjugalité Sade (1), cet amour singulier entre lui et sa femme. Madame de Sade comme les cuisinières dans le château de Silling frôlera le statut d'héroïne. Cette énigme d'une épouse qui l'aimera, le servira durant son enfermement pour le quitter quand il retrouvera sa liberté m'incitera à retrouver ses lettres à elles comme les éléments biographiques la concernant.

Ainsi, je lis, chaque semaine, entre ciel et eau cette matière vivante qui me livre un homme lui-même dévoreur de livres. Je le vois craindre de devenir aveugle. Poudre d'iris, collyre à la fleur de sureau, application de sangsues, saignées. Le docteur Demours lui recommande de ne point trop lire ni écrire. Il lui prescrit de faire du tricot de manière à se distraire sans fatiguer ses yeux. J'imagine Sade tricotant et je me surprends à pleurer. Des mouettes crient et à travers mes larmes je les vois plonger. La lumière doucement tombe. Je ferme mon livre. Escalade les rochers, marche jusqu'au terre-plein où j'ai laissé ma voiture. Quelques pêcheurs rentrent leurs lignes.

Un visage familial est un visage avec lequel on peut partager des souvenirs.

Lorsque je regarde le visage de Walter Benjamin qui écrivit sur Marseille les pages les plus mystérieusement véritables j'ai en partage avec lui les heures et les lieux que j'ai passés à le lire. Pour Sade, l'absence de visage brouille les codes.

Aujourd'hui, la baie des singes et l'odeur du sel se mêlent à Lacoste, aux monts du Vaucluse et à la vallée du Calavon.

Demain j'irai m'acheter un cornet de dragées.

du bonheur d'être animal

Laurent Grisel

En lisant le *Bestiaire vivant* de Jean le Mauve : du bonheur d'être animal

J'ai connu Jean le Mauve en 1971, 1972 en Charentes, chez mes tout premiers éditeurs et amis, Jean-Paul Louis (éditions du Lérot) et Edmond Thomas (éditions Plein chant).

Nous nous retrouvions l'été chez eux, les auteurs qui étaient des amis. Jean, treize ans de plus que moi, était à mes yeux l'aîné, j'avais vingt ans et il avait ses années d'apprentissage derrière lui. Il avait écrit des poèmes lyriques et il écrivait des anecdotes animales.

Ce que j'écrivais était déjà d'un point de vue que je pensais fécond, en opposition aux croyances de l'époque favorables à la riche métaphore, aux affirmations péremptoires, à la noblesse pâle, celui d'un monde qui existe indépendamment de nous. Un point de vue objectiviste. Je continue dans cette voie et les textes de Jean continuent de m'apprendre, de m'inspirer. Ce que j'énonce ici était, dans ces années charentaises, violent et net dans ses refus, encore confus dans ses raisons et ses visées. C'est ainsi que je fis, dans ces années, le portrait d'une poule, ou plutôt de l'espèce de relation que nous pouvons avoir avec cet animal de basse-cour :

Poule, poule aimable. Une longue patte puis une autre c'est la poule. Derrière le grillage mais pas plus étonnée pour autant : commère, comme moi. Elle a une queue belle comme ça. Il est tout à fait impossible d'aller à son rythme. Elle vit très vite, loin de nous. Jean le Mauve a écrit des choses très différentes. Non pas une poule mais un coq :

coq

Je pose la poule morte sur le perron. Le coq nain s'en approche. Il penche la tête vers elle. Fait son cri d'appel. Il recule un peu. Les plumes du cou hérissées, l'aile mi-ouverte le long du corps, il s'avance en trépigant vers la poule, comme s'il voulait la cocher. Il fait cela plusieurs fois.

Puis, cou rentré, l'oeil mi-clos, il reste là un long moment, sans bouger.

C'est très différent, n'est-ce pas ? On vient d'approcher ce qui serait une pensée de coq, disons, une pensée de mort. Seul Jean était capable de cela.

Jean reste lui aussi longtemps sans bouger, et nous avec lui.

C'est cette extériorité animalière, le coq nain absorbé dans sa pensée et oublieux de tout le reste, qui fait exister le texte, indéfiniment, autant qu'on le lira, toujours avec la même fraîcheur.

Je ne pourrai jamais écrire de bestiaire. Je ne connais pas assez les bêtes. Et dès lors qu'on connaît celui de Jean il me semble impossible de faire un de ces bestiaires d'homme de lettres... Un de ces bestiaires d'astuces verbales. Les surprises ne viennent pas des mots mais de brusques changements de coordonnées, d'échelle.

Il y a dans le *Bestiaire vivant* cette histoire de chasseur, Jean au côté de Jules.

Jules

Il avait plu sans arrêt pendant trois jours. Et ça continuait.

– « Sale temps pour l'ouverture, dit Jules. Après toute cette flotte, pas la peine de les chercher dans les chaumes ni dans les luzernes. Ils sont tous à couvert dans les

betteraves. Clapis. Peureux de pluie. Faudra leur botter le cul pour qu'ils démarrent ou les cueillir au gîte. »

Puis, enfilant son cuissard : « Prenez les chiens, les fusils si ça vous chante, moi j'y vais les mains nues. »

On avançait serré. Lourdemment. La pluie nous labourait la gueule. Il marchait à ma droite.

Tout d'un coup, le voilà qui se laisse tomber sur le côté. Han !

Il se relève presque aussitôt, trempé, tenant le lièvre à deux mains. D'un coup sec, il l'étire et lui casse les reins. Le retourne, inerte, lui appuie sur le ventre pour le faire pisser. Puis il le prend par les oreilles et le soulève à bout de bras. Ricane. Ses yeux ne sont que deux rides.

– « Un mâle », il dit.

Il glisse le lièvre dans sa dossière, enlève béret qu'il tord.

– « Vacherie de pluie, on n'y voit rien. On y va ? »

Et on repart.

Cette rapidité, cette allée à grandes enjambées sans un mot de trop, et le lièvre qu'on voit de haut, qu'on attrape non du bras et de la main mais du corps tombé tout entier. Les textes animaliers de Jean le Mauve sont de relation et d'événement, d'actes, d'actions et de songeries. De relations entre mondes voisins et étrangers, d'actes qui traversent les frontières entre ces mondes.

Ce qui existe dans le texte, la vibration non mesurable qu'il produit, c'est l'intersection presque instantanée de deux mondes autonomes. Cette intersection produit un espace plus grand. Dans l'écriture l'espace est tout. Déplacer le corps d'un point à un autre, et ce que ce déplacement décrit de l'espace alentour, et l'action comme déplacement d'un objet et d'un corps d'un espace dans l'autre, c'était une chose que je désirais saisir, moi aussi.

À mesure que nous nous déplaçons dans l'espace il se modifie, soit parce que notre mouvement le déplace, le fait bouger, soit parce qu'il vient à nous. Je vais vous lire un texte de grand espace, d'espace agrandi.

nocturne un

Je me réveille. J'ai soif. A tâtons je vais dans la cuisine. Prends un verre.

Mais qu'est-ce qu'il y a de clair sur le bord de la fenêtre ?

On dirait une colombe qui dort la tête sous l'aile. Je m'approche. Me penche. Frappe au carreau. Elle se retourne.

C'est une chouette effraie.

Je distingue sa tête ronde cernée d'ombres pâles. Et voilà son bec. On se regarde un moment elle et moi les yeux dans les yeux puis elle s'envole dans un bruit de tissu qu'on déplie.

J'éteins. J'ouvre grand la fenêtre. Je reste longtemps à aimer la nuit.

Ce tissu qu'on déplie est immense, il nous donne la nuit.

Il n'est pas question ici de métaphore ni d'identification ni d'anthropomorphisme.

Mieux encore : Jean le Mauve crée des textes, des univers, au sein desquels toute littérature de ce genre est impossible. Et c'est ainsi que l'univers déplié peut être immense : non parce que nous sommes une chouette effraie, ou toute chouette, mais parce que nos yeux animaux sont en même temps analogues aux siens et différents des siens. L'univers est agrandi par l'envol de la chouette, que nous suivons, mais aussi du chemin que nous devons parcourir, par la pensée, par la vision intérieure et extérieure, entre notre vision et la sienne.

Ce voisinage des humains et des bêtes donne un des thèmes principaux de la littérature animalière et des bestiaires, la métamorphose (l'anthropomorphisme en est une variante, à mon avis une version dégradée).

voisinage

Certains jours, en regardant bien la tache bigarrée que fait sur l'herbe notre petit troupeau de poules naines, on distingue d'autres taches, plus petites et plus ternes, mais mouvantes.

Ce sont pour la plupart, des grives, en quête de la même nourriture.

Mais le plus curieux, ces jours-là, c'est que les grives (il y a aussi parfois des femelles de merles), se comportent comme les poules, s'écartent rarement du troupeau, se déplacent sur les pattes, même rythme, même attitude, semblent oublier complètement qu'elles sont grives ou merles.

Ainsi je m'approche. Elles ne s'envolent pas. Je les regarde de longs moments, de très près.

Les grives ni les merles ne sont des poules naines, pas plus que nous des poules naines, ni des grives, ni des chouettes, etc. Mais, entre animaux, en tant qu'animaux, nous nous comprenons. Ainsi connaissons-nous le bonheur d'être animal : d'en être un, d'être heureux, de l'être animalement dans l'univers en perpétuel déplacement.

Ce bonheur, me semble-t-il, est inaccessible, dans le monde de Narcisse. Mais on trouve ce bonheur dans quelques textes qui partent du monde tel qu'il existe sans nous, qui viennent du silence et qui y retournent.

A l'ombre d'une chapelle

Jacques Laurans

« Oh ! Que j'ai eu raison de venir ici ! » Henri Thomas

« ... court récit relatant un souvenir de lecture lié à un lieu particulier ».

Autant que pour la pratique de l'écriture, la « lecture » a besoin d'un *lieu* particulier. Un lieu choisi, bien à soi, et que l'on fait sien. Un endroit réservé, silencieux, qui ne sera pas nécessairement clos. Mais un lieu préféré pour son calme et son retrait ; à la fois en dehors du monde et au seuil de sa présence.

De même que pour celui, ou celle qui écrit, cet endroit doit se suffire à lui-même. Ce *lieu particulier* auquel je pense en écrivant cela, existe réellement; je le retrouve chaque année, en été, « à l'ombre d'une chapelle ».

Tout lecteur aimant, heureux de son goût comme de ses choix, sait quelle sorte d'attachement, et de joie profonde, il peut éprouver à la découverte d'un livre rare. Pour ce lecteur, sans le moindre doute, ces livres forment une famille d'auteurs. Ce ne sont pas seulement des ouvrages de chevet : ils entrent dans notre vie et restent entre nos mains ; ils nous possèdent à leur tour et nous ne pouvons plus les quitter ; leur relecture, qui toujours nous enchante, ne fait qu'aimer l'indicible nature de ce lien.

Mais, lorsque cette lecture s'accompagne d'un lieu privilégié, alors une sorte d'idéal est atteint ; un sentiment de plénitude consacre en vous ces purs instants. Et de ce souvenir, le livre en conservera longtemps la trace.

Il y a un petit livre d'Henri Thomas – un ouvrage un peu à part – que j'aime infiniment ; ce recueil, intitulé *Sous le lien du Temps*, demeure dans son contenu comme dans sa composition, assez unique en son genre. Il ne ressemble à aucun autre ; on pense à une forme d'*essai personnel*, merveilleusement juste et sensible ; mais cette désignation reste encore insuffisante : « *La prose est représentée par un choix de pages des **Carnets** distribuées sous un certain nombre de rubriques baptisées « thèmes »*, précise Jacques Brenner dans sa préface.

Lorsque j'ai découvert *Sous le lien du Temps*, je ne connaissais pas encore la Corse. Or, l'un des textes en prose qui m'avait le plus touché était justement le *Thème de la Corse*. A mes yeux, il incarnait un sommet de *prose poétique* ; une forme d'expression sans égal, et même indépassable. Là, où la matière du sujet, et la forme du langage qui l'exprime, se rejoignent dans une même vision des choses.

En voici les premières lignes : « *Bonifacio, au mois de février sous une tramontane glaciale et grondante. La vieille forteresse semble avoir surgi du rocher par étirement vertical de celui-ci, et les portes des maisons avoisinantes participent à ce mouvement, elles ont l'air d'être faites pour livrer passage à des personnages du Gréco. Petite ville sur la mer, attendant toutes ses surprises de la mer, car derrière la ville il n'y a que la montagne déserte, des villages pauvres* ».

Sans n'avoir encore jamais vu la Corse, je la voyais pourtant ici, dans toute sa puissance et son âpreté ; fière, sombre, presque inaccessible ; à cet endroit précis où la nature indomptable et la présence humaine se fondent dans une même réalité.

Bien des années plus tard, j'ai pu visiter cette région du sud de l'île de

Beauté qui, à partir de 1950, devait tant compter pour Henri Thomas. Il me semble, encore aujourd'hui, que *Les montagnes de la Corse* demeure l'un des plus beaux poèmes de cette période :

*Est-ce une belle fille ou la vieille au dos rond
Qui s'éloigne du puits, plus lourde d'un seau d'eau ?
Elle porte un éclat pris au cristal du fond,
Je vois briller la chaîne où manquent des anneaux :
(...)*

(1) *Sous le lien du Temps* a été repris en poche dans le volume « Poésies » de la collection *Poésie/Gallimard*.

Maintenant, depuis une dizaine d'années, je reviens régulièrement dans ce même coin de campagne presque vierge, et suffisamment à l'écart – mais ici, que l'on soit au milieu du maquis, ou au pied d'une haute montagne, il suffit d'aller à l'intérieur des terres pour s'imaginer déjà au bout du monde... -, non loin de Bonifacio que je ne connais que sous la voûte claire d'un ciel d'été ; tandis qu' Henri Thomas dépeint une ville déserte, plantée sur de très hautes falaises sculptées par la mer ; une ville froide, au coeur de l'hiver, et qui semble à l'extrémité de tout.

A la suite de ce premier tableau, succédera l'image d'un autre univers ; celui d'une nature immense, somptueuse, aux couleurs sombres et contrastées ; au plus haut de sa grandeur sauvage et de sa majesté: « *La journée de pluie épaisse s'est achevée sur un ciel extravagant, un épanchement de nuées bleues et blanches sur la mer où les vagues se levaient. Les nuages étaient d'un bleu de fumée sur le fond bleu noir des montagnes* ».

La petite maison familiale se situe dans un hameau. Et ce hameau s'appelle *Pruno* (il faut prononcer *Proune*). Il se trouve à peu de distance de Figari. Ici, pendant l'hiver, il n'y a plus qu'un seul habitant.

Au bout d'un chemin de terre, cette modeste habitation se tourne vers un grand paysage lumineux. Et seulement à quelques mètres de là, de l'autre côté du chemin, s'élève une ancienne chapelle datant du XIII^{ème} siècle ; un petit édifice, simple et sans ornement, avec son cimetière de campagne.

Une paix profonde règne dans ce petit coin de nature. Parfois, un vent violent souffle sur ce lieu ombragé qui, néanmoins, représente un endroit idéal pour la lecture et la rêverie. En fonction du temps, je m'installe face au grand paysage qui s'offre au regard jusqu'au lointain ; ou bien, s'il y a grand vent, je lui tourne le dos en m'appuyant contre la façade d'entrée de la chapelle. Ce lieu, si bien implanté, me fait parfois songer à un « jardin de poche ». Un jardin naturel où l'on peut lire au calme, tout à son aise, et quelquefois même, écrire un peu.

Dans une autre paragraphe du *Thème de la Corse*, Henri Thomas évoque une nuit d'orage autour de la maison qu' il occupe. Là, il recueille toutes les « voix » des éléments déchaînés. Mais il n'est pas seulement à l'écoute de ce qui gronde et se déchire si près de lui ; de l'intérieur, il en éprouve aussi tout le désordre, et semble devenir à son tour un élément de cette nature qui, à travers toutes sortes de chocs et de cassures, « parle » dans le terrible souffle de la tempête : « *...des tas de choses parlent autour de la maison, dans la nuit mouvementée, – le torrent, les branches des arbres sous les coups de vent, quelquefois la mer ; les rafales cassent de petits rameaux qui viennent se heurter aux volets ; par-delà les bruits distincts, il y a comme une rumeur aussi indifférenciée que le noir de la nuit* ». (...)

La Corse profonde, celle qu'on ne voit pas, est toujours du côté de la nature.

Elle ne s'en sépare jamais et, bien souvent, nous le rappelle dans le plus grand tumulte.

A présent, il me faut lire à nouveau ces petites proses d'Henri Thomas ; à l'ombre de cette chapelle endormie, où je ne connaîtrais peut-être que la seule tempête du langage et d'une histoire à venir.

C'était Nietzsche

Edith Msika

la question de la jeune liseuse autodidacte portait entre autres sur la vie sexuelle de Nietzsche. il y avait deux choses plus exactement : *la Généalogie de la morale* et la vie sexuelle de N. . la jeune liseuse était à l'hôpital pour des douleurs auxquelles personne ne donnait de nom. des internes se succédaient au pied de son lit, et s'interrogeaient. c'était l'été, les montagnes étaient belles : la liseuse les regardait. un paysage de montagne en été dans un hôpital, des couleurs de bleu, de vert, de brume soulevée par du bleu pur : des couleurs parfaites pour ses douleurs.

Nietzsche lui donnait envie de lire tous les autres livres, et d'abord Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*. elle voulait forger sa solitude douloureuse en un silence élégant porté au fer rouge. elle redessinait son nécessaire silence et définissait sans cesse ce qu'elle était dans un livre ; elle écrivait dans un livre ce que les autres livres pourraient lui apporter. elle voyait des pans entiers de murs couverts de livres dans une maison qu'elle aurait un jour, une maison avec jardin et solitude, avec jardin et silence.

mais pour l'instant, et sans qu'elle sût la durée de cet instant, elle était immobilisée, et Nietzsche ne la quittait pas. elle lisait ce qu'étudiant, il écrivait : *Je ne sais quel démon me souffla : rentre chez toi avec ce livre...*

À peine dans ma chambre j'ouvris le trésor que je m'étais acquis, et commençais à laisser agir sur moi cet énergique et sombre génie...

la jeune autodidacte se voyait alors dans le tunnel du savoir avec lui, elle aussi allant vers ce livre de Schopenhauer, jalouse de sa possession, et qui lui ouvrirait les portes de la félicité supérieure.

la vie sexuelle de N. lui revenait avec inquiétude : cette question-là. si N. n'avait pas eu accès à la jouissance, s'il était pur esprit, la jeune liseuse, elle, ne l'était pas, comment ferait-elle. il y aurait un enfant dans cette maison pleine de livres, et un homme, bien qu'ils seraient incompatibles avec le silence et les livres. elle balayait l'objection et continuait de lire et d'écrire.

rampant dans le tunnel de la volonté de savoir avec Nietzsche, Schopenhauer et d'autres qui se découvraient en temps voulu, la jeune autodidacte adhérait pleinement à *cette secrète violation de soi-même, cette cruauté d'artiste, cette volupté à se façonner comme on ferait d'une matière résistante et sensible, à se marquer de l'empreinte d'une volonté, d'une critique, d'une contradiction, d'un mépris, d'une négation ; ce travail inquiétant, plein d'une joie épouvantable, le travail d'une âme volontairement disjointe qui se fait souffrir par plaisir de se faire souffrir, toute cette "mauvaise conscience" agissante, en véritable génératrice d'événements spirituels et imaginaires, a fini par amener à la lumière une abondance d'affirmations, de nouvelles et d'étranges beautés, et peut-être*

lui doit-on même la naissance de la beauté même...

elle comparait sa beauté intérieure et extérieure avec la laideur des gens, elle s'était approchée de la fenêtre avec sa perfusion, envahie par un profond mépris. dehors, le rythme de la petite ville accrue de ses touristes hideux répartis en grappes de familles criardes, accroissait le mépris de la liseuse et sa prédilection pour sa souffrance, sa perfusion, ses douleurs. par la fenêtre grande ouverte sur des montagnes vertes, elle ricanait des mémés vieilles avant l'âge et des touristes à la chair grasse et blanche. elle avait soif de beau avec Nietzsche. c'était l'été de la nouvelle philosophie, mais la jeune liseuse avait décidé qu'il était temps qu'elle regardât vers l'ancienne, il lui manquait trop de bases, il lui manquait toutes les bases à vrai dire. mais elle voulait la

beauté, le silence, la musique. de cela, elle était sûre. et la solitude. et les mots. il n'existait aucun texte qu'elle ne pourrait forcer avec sa volonté de savoir. la solitude l'inquiétait tout de même, pour l'enfant à venir, comment ferait-elle. elle écrivait toutes les questions dans son cahier qui ressemblait à un livre, et de cette manière accompagnait les livres qu'elle lisait.

les douleurs persistaient. on l'avait transférée dans l'hôpital d'une ville plus importante d'où elle pouvait encore moins s'évader : les fenêtres en étaient condamnées. elle était en observation pour une maladie à laquelle on n'arrivait pas à donner un nom, qu'on ne pouvait pas soigner. l'idée de la maison pleine de livres avec jardin s'éloignait. elle était angoissée, et dérangée par une vieille qui partageait sa chambre dans l'attente d'être opérée.

alors elle revenait vers Nietzsche, au rendez-vous de ses questions, *Pardelà le bien et le mal : Choisissez la bonne solitude, la libre solitude, enjouée et légère, qui vous autorise à rester bons, en un sens ou en un autre.* oui mais que faire de la vieille, N. ne donnait pas de réponses. et la jeune liseuse ne se sentait pas si bonne que cela ; il lui manquait une grandeur d'âme qu'elle ne savait inventer, trop prise par son corps souffrant et les bruits de la vieille.

alors elle revenait dans le tunnel ramper avec Schopenhauer, sans qui Nietzsche n'était rien, ou si peu. avec la volonté posée comme un cataplasme apaisant sur son corps et ses maux, sous la forme du vouloir-vivre dans le jardin, dans la solitude légère et enjouée de la *chose en soi* que nous sommes nous-mêmes, puisque *nous appartenons nous-mêmes à la catégorie des choses à connaître.* et la jeune liseuse autodidacte poussait un grand soupir et s'endormait enfin, vaincue.

L'esprit sous-sol

Jean-Pierre Ostende

Pour commencer, quand on veut apprendre à nager la brasse, il faut joindre ses deux mains à plat, l'une contre l'autre. Ainsi voit-on très clairement la symbolique de la prière, c'est de la natation.

Ensuite vous écartez les bras et l'eau ou du moins vous faites le mouvement, parce que vous n'en avez jamais fini, heureusement l'eau n'est pas rancunière et elle revient toujours à sa place.

L'été dernier à la plage, exactement au bar de la plage, sous un parasol j'ai découvert les carnets du sous-sol de Dostoïevski. Sous le parasol le sous-sol c'est... pfffttt. A la table voisine il y avait un crâne rasé au-dessus d'une bière et d'un gros ventre, tricot et short noir, jambes blanches, tatouages multirécidivistes dont un sur le cou : *Totten-ham-till-I-die*. Je l'avais déjà remarqué un matin en train de ramasser les déchets sur la plage. Les marins jettent beaucoup d'ordures. Les plastiques arrivent par petites touches de couleur, c'est très impressionniste, et ça rend ce rivage plus sublime qu'il ne serait.

Quand je lève les yeux des carnets du sous-sol, je vois la mer et à côté de moi ce supporter anglais que j'imagine condamné à des travaux d'intérêts généraux pour sa participation à des bagarres mais je n'ose pas aborder le sujet. Et puis j'adore les préjugés, on les exagère et c'est inventif.

Il n'arrête pas d'être poli... je sais ce que ça cache les gens polis.

Que mon anglais soit faible arrange bien les conversations dans un sens heuristique parce que mon cerveau doit compléter les mots incompris. Parfois, cet Anglais est plus sournois encore qu'il ne paraît, ça va plus loin : je comprends les mots mais, malgré cet avantage indéniable je ne comprends pas ce qu'il veut dire et devant tant de sournoiserie je dois imaginer et l'imagination, vous le savez, est plus efficace que la réalité. La moindre rencontre c'est de l'incompréhension et l'incompréhension est une forme de création.

Je prête beaucoup aux propos de ce type de Tottenham qui, certainement, doit en profiter. Ça crée du malentendu.

Mais le malentendu est si créatif. Comme le préjugé.

Vous connaissez l'histoire du sujet de français sur le meilleur sentiment pour rapprocher les hommes ? Vous connaissez ? C'est exactement ça.

Donc, avec l'homme de Tottenham on finit par se voir chaque jour. A chaque fois, je n'ai qu'une hâte : retrouver dans le sous-sol le personnage de Dostoïevski qui jouit d'être méchant. Je cite : *Ça me faisait jouir de leur faire de la peine. Peut-on écrire ça ? Comment peut-on ? Ça me faisait jouir de leur faire de la peine. Je suis méchant. Même pas méchant. Je martyrisais juste les moineaux et si quelqu'un m'avait donné une poupée ou un simple thé avec du sucre, j'aurais fondu en larmes. J'étais si faible que je n'arrivais pas à être méchant. Non seulement je n'arrivais pas à devenir méchant mais en plus je n'arrivais à devenir rien du tout. J'étais rien du tout.*

Je traduisais ça comme je pouvais à Jack de Tottenham qui approuvait sans s'étonner. A mon avis, ce type avait lu les carnets du sous-sol, il n'aurait pas réagi ainsi,

parfaitement dans le style sous-sol. Il y a deux styles d'homme : En sous-sol et en plein air. Lui il était *sous-sol*.

Il me voyait plonger dans le sous-sol où je n'arrivais pas à être méchant mais où en plus je ne devenais rien et Dostoïevski que Jack de Tottenham avait pris pour un supporter russe (il se foutait de moi) parvenait à me consoler avec une phrase : Ne t'inquiète pas, John (il m'appelait John), *un homme intelligent ne peut rien devenir, il n'y a que les imbéciles qui deviennent...* Comme c'était vrai. *Un homme intelligent ne doit pas agir.*

Quand le Russe raconte qu'il n'a pu devenir un insecte parce qu'il a une conscience trop développée et que c'est malheur d'avoir une conscience trop développée, Jack de Tottenham hoche la tête. C'est pire quand on est sur la plage où la conscience trop développée pousse au désespoir... Qui se badigeonnerait de crème solaire avec une conscience développée ou simplement une conscience du beau et du sublime ? Je le demande.

Et là, de mon sous-sol russe j'ai demandé à Jack ce diable de Tottenham, d'une façon un peu vicieuse, je reconnais, s'il avait déjà joui de se sentir minable ? De se sentir vraiment au plus bas de l'être humain, la raclure, et de le savoir, comme le salaud de Sartre, de le savoir et d'en profiter... parce que si vous n'en profitez pas... ça, c'est vraiment l'esprit sous-sol...

Là Jack ce diable de Tottenham a parlé de Djanet l'éducatrice qui voulait lui lire un livre : *Why be happy when you could be normal*. Pourquoi être heureux quand on peut être normal ? Ce titre nous avait attirés. *Pourquoi être heureux quand on peut être normal*, c'est de Jeannette Winterson et Djanet ou plus exactement Djamila l'éducatrice adorait ce livre.

Je voyais bien que Jack de Tottenham malgré ses 28 ans, sa bedaine, ses muscles, ses tatouages, était encore un petit garçon, comme aurait pu dire Djamila ou Jeannette à propos de son père, *ces garçons dont on ne s'est jamais occupés, ils vieillissent mais ils ne grandissent jamais...* ils frappent.

Bullshit avait dit Jack de Tottenham (*Bullshit* je le traduis comme à France Culture : Quelle foutaise !)

Il n'avait pas apprécié non plus que Djamila puisse lui demander ce qu'il pensait de la phrase : *Je savais que je n'étais pas moi-même mais je ne savais pas comment être moi-même.*

- Et pourquoi un garçon de Tottenham ne serait-il pas lui-même ?

Jack avait aimé chez Jeannette le masque à gaz qu'elle met à cinq ans pour une fête déguisée chez une copine. Toutes les fillettes en princesse sous des regards de mères hébétées et elle arrive avec un masque à gaz sur le visage, le masque à gaz de la guerre de son grand-père...

Sinon Jack détestait le reste : la mère adoptive de cent vingt kilos, bas de contention, sandales plates, robe en crêpe polyester, foulard en nylon, déclarant que l'univers est une poubelle cosmique et quand sa fille Jeannette Winterson lui demande si le couvercle est ouvert ou fermé elle répond : « Fermé. Personne n'en réchappe. »

Jack, lui, préfère chanter que parler. Il connaît les paroles par cœur.

Tottenham till I die (Tottenham jusqu'à ma mort)

Ce n'est pas la seule chanson qu'il connaisse. Il y a aussi :

Hello Hello we are the Tottenham boys, (Hello Hello nous sommes les gars de Tottenham) And if you are an Arsenal fan (et si vous êtes un fan d'Arsenal) Surrender or you'll die (Rendez-vous ou vous mourrez).

Jack habitait le sous-sol. Ne m'avait-il pas dit, à sa façon, que le beau et le sublime lui tapaient sur le système ? Comment aurait-il pu dire ça s'il n'avait pas connu le sous-sol ? D'où venait cette sauvagerie ?

L'hypothèse la plus sensationnelle c'est celle du récit. Ils se battent uniquement pour du récit, pour fabriquer du récit oral, pour se raconter leurs exploits pendant des années, pour se souvenir, ressasser, ruminer.

Ces coups sur son visage, ce sont des phrases. C'est une évolution de personnalité conduite par la littérature orale, ils font ça pour en parler des années et revivre la performance. C'est en reparler qu'ils veulent.

Jack avait dit : « Tout honnête homme de notre temps doit être un lâche et un esclave, c'est son état normal, il s'aplatit » Et ce qu'il disait là c'était foncièrement du sous-sol *Dostoïevski*.

Djamila ne le lâchait pas. Croyant à l'Apocalypse, Mrs Winterson organisait des répétitions pour être prête le moment venu. « *Chaque nuit la mère adoptive de Jeannette lisait des textes sur la Fin des Temps. Quand les autres enfants laissaient quelque chose au Père Noël, Jeannette préparait des cadeaux pour les quatre cavaliers de l'Apocalypse* ». Jack adorait ce passage. Des répétitions pour l'Apocalypse ? On essaye à chaque match... dans la joie de l'émeute... Mais quand on attend l'Apocalypse tous les jours, on est forcément déçu et on s'aigrit.

Un jour j'étais à la plage, au bar de la plage. Djamila était venue avec Emily Dickinson. Et puis soudain Jack de Tottenham s'est levé, les yeux brillants, presque tremblant, à la façon d'un petit enfant dans un cours de récitation, il a récité un poème d'Emily Dickinson pour nous faire plaisir, et même s'il bafouillait un peu, s'il hésitait il ne s'est pas trompé :

A sepal, petal, and a thorn (Un sépale, pétale, et une épine)
Upon a common summer's morn (Un matin ordinaire d'été)
A flask of Dew — A Bee or two (Un peu de rosée, une Abeille ou deux)
A Breeze — a caper in the trees (Une Brise, une cabriole dans les arbres)
And I'm a Rose ! (Et je suis une Rose)

Frères oiseaux

Jean-Claude Pinson

« Par une matinée de printemps, Amelius, philosophe solitaire, se tenait entouré de ses livres, à l'ombre de sa maison de campagne, et lisait. Touché du chant des oiseaux qui volaient à l'entour, il se mit à les écouter et à méditer, puis abandonna sa lecture. Enfin, il prit sa plume et, sur place, écrivit ce qui suit. »

Ainsi commence l'*Eloge des oiseaux* de Leopardi.

Composé en 1824, c'est un essai très court. Une dizaine de pages, pas plus, figurant dans le volume des *Operette morali*, les *Petites œuvres morales* du poète italien. Une prose de caractère réflexif, philosophique. De la métaphysique, mais pas du tout absconse. Une pensée, plutôt, qui a les pieds sur terre, vive et sensible. Un éloge, un hymne, mais nulle emphase ; une prose pleine de fraîcheur et d'élan, donnant des ailes au lecteur, l'invitant à lever les yeux d'entre ses lignes, pour écouter, regarder, rêver, méditer. Et bientôt jeter lui-même quelques notes sur les pages de garde qui attendent ses remarques à la fin du volume. Ce que j'ai fait, écrivant *sur le motif* ce qui suit.

*

Le motif, l'endroit ? Non loin de Tharon-Plage, un hamac à l'abri d'une dune, tandis qu'un vent de suroît fait chanter les cimiers des grands pins qui la peuplent. C'est là qu'un matin de mai, imitant Amelius, à l'ombre d'un acacia et au creux d'un hamac, j'ai lu – relu plutôt – le petit essai de Leopardi.

Beau temps, grande lessive très haut dans le ciel, chassant les nuages. Vue imprenable sur le bleu du ciel, artistement découpé par le feuillage tendre de l'acacia. Avec pour bande-son, en guise de basse continue, la grande rumeur de la mer, sa psalmodie toujours recommencée, tandis qu'au loin, *houpoupoup*, parvient feutré l'appel d'une huppe, muezzin du matin lançant à intervalles réguliers son triolet prosélyte (à l'aube, avec l'accord des merles, elle avait ouvert la conférence quotidienne des oiseaux).

*

Lire en plein air est un plaisir singulier – un plaisir stéréoscopique, contrapuntique. Car double est l'oraison. Il y a celle, toute intérieure et silencieuse, qui nous fait mentalement habiter l'espace du livre. Mais celle aussi, extérieure, peuplée de bruits et sons divers, qui nous ouvre au Grand Tout du monde, à son mouvement.

On est dans le livre, on suit sa courbe, narrative ou pensive, on feuillette, on s'enfonce dans les sentiers qui serpentent entre ses pages. Et en même temps on est dehors, participant à la respiration du paysage, frémissant au vent avec les feuillages, humant les fragrances qui passent fugaces dans les airs, du regard un instant suivant la lente transhumance très haut d'un troupeau maigre de nuages. Et lorsque le sujet du livre, son motif, correspond au lieu où l'on en fait lecture – lorsque c'est *sur le motif* qu'on lit un livre qui parle de ce même motif, comme c'était le cas de cette mienne relecture « pleinairiste » de l'*Eloge des oiseaux*, alors paysage intérieur et paysage extérieur se recouvrent presque.

On lit le mot « ciel », on rêve d'y planer, et en même temps, à la faveur de ce « contre-plongeon » que permet le hamac, on baigne dans ces lacs de grand bleu entrevus béants à travers le treillis du feuillage. On imagine les oiseaux dont parle le livre, et en même temps on les voit « pour de vrai ». On suit du regard, tout là haut, planant à l'étage supérieur, égaillées, un grand semis de mouettes. Chacune de son propre tracé s'enivrant, lentement, voluptueusement (*holiday on sky*), sur la glace bleue du ciel dérivant. Tandis que plus bas, toujours en mouvement, tire sans fin des bords l'armada piaillante de plus petits voiliers, mésanges et bruants zizis (si, si, ce sont bien eux, petits zozios en livrée jaune et rousse). À mi-hauteur, aux étages intermédiaires, vaquent les tourterelles et parfois passe, d'un vol furtif et ondulant, à la sauvette, un geai zébrant de bleu, rapide signature de bateau ivre, le vert touffu des feuilles.

*

Lire, c'est aussi toujours peu ou prou s'identifier aux héros dont le livre qu'on lit chante les louanges. « Je voudrais un moment me transformer en oiseau pour connaître le contentement et la joie qu'ils éprouvent à vivre », écrit Leopardi. Mais pouvons-nous vraiment partager, comme semble nous y inviter le poète, ce que les oiseaux ont en propre, à savoir la combinaison du vol et du chant ? Savons-nous ce que voit, en plongée, un oiseau planant haut dans le ciel ? Tout autre chose sûrement que ce qu'on peut apercevoir depuis le hublot d'un avion.

Le langage, la conscience, le savoir que nous avons de notre mortalité, la mélancolie qui l'accompagne, tout cela fait de nous une espèce un peu à part, « les plus malheureux des animaux », plus souvent qu'à leur tour, écrit Leopardi, « écœurés de la vie ». Il est vrai que nous n'applaudissons pas tous les jours, comme le font les oiseaux, à l'existence universelle. *Allegrezza*, l'allégresse, n'est pas notre pain quotidien. Mais quand nous les voyons et les entendons, alors nous devenons leurs semblables, leurs frères. Leur joie, qui est « chose publique », est communicative, enivrante. Nous les voyons voler et c'est nous-mêmes qui nous envolons, soudain reconnectés au grand mouvement de la vie. Nous les entendons chanter, et l'envie nous prend à notre tour de vocaliser.

Et c'est ainsi que du fond de votre hamac, vous vous surprenez à fredonner un air de Scarlatti ou à reprendre ce vieux refrain de Mouloudji proclamant que « Faut vivre, faut vivre ». Même si la toile épaisse d'un hamac n'est pas la voile soyeuse d'un parapente ou d'un parachute, c'est bien un sentiment d'allégresse, d'arrachement à la pesanteur terrestre, que vous éprouvez. Votre lecture stéréoscopique devient comme un vol immobile et soudain vous vous sentez appartenir mieux que jamais à ce que Leopardi nomme la « vie universelle » (*vita universale*).

*

Cette fraternité avec les oiseaux, pour l'auteur du *Zibaldone*, n'est pas à sens unique. Si nous sommes, comme eux, capables de joie et de chant (voire de vol), en retour, eux sont comme nous capables de rire. L'idée paraît au premier abord étrange. Elle l'est un peu moins quand au ciel s'égosille une escadrille de mouettes qu'évidemment on ne manque pas d'imaginer riantes autant que rieuses.

Disons que Leopardi fait du rire un attribut obligé de la joie. Il le pense comme une façon, contre-mélancolique, de prendre la vie toujours du bon côté, quoi qu'il en soit ; comme une façon de se mettre en état de douce folie et légère ébriété, afin de pouvoir ressentir sa propre présence au monde comme enfantine participation à ce grand jeu qu'est, selon Héraclite, la marche n'allant nulle part de l'univers, son « éternité ».

Et si joie continuelle et rire des oiseaux il y a, c'est qu'il leur est donné, mieux qu'à nous, de jouir de la beauté des spectacles qu'ils peuvent contempler du ciel. Les oiseaux ont une âme d'esthète. Ce sont des amoureux du beau, comme nous sensibles à l'agrément des lieux, aimant les beaux paysages, y compris et surtout, précise Leopardi, ceux qui sont le fruit du travail humain, les paysages artificiels.

Les oiseaux, nos semblables, nos frères.

Il leur prête encore, notre poète, la faculté d'imaginer. Non pas celle, profonde, orangeuse, lestée d'angoisse et de pensées funestes, qui fut, dit-il, le lot douloureux de Dante ou du Tasse. Non, une imagination légère, enfantine, variée. Ils ne sont pas seulement riches de cette vie extérieure dont témoigne leur incessant mouvement – le fait qu'ils ne peuvent, pas plus que les enfants, tenir en place. Ils sont riches aussi d'une « vie intérieure ».

Mais que peut bien-être, des oiseaux, le for intérieur ? Et s'il en est un, de quoi peut-il bien être peuplé ? Nous n'en savons évidemment pas grand' chose. Cependant, ils ont un cerveau et le matérialiste convaincu qu'est Leopardi imagine, puisqu'ils volent et sans cesse sont en mouvement, puisqu'ils migrent d'un continent à l'autre, qu'ils ne peuvent qu'avoir la vie intérieure la plus mobile. Et puisqu'ils voient, en volant, tant d'images variées, tant de spectacles immenses et changeants ; puisqu'ils lisent, à livre très ouvert et cœur perdu, la très grande partition de la Nature, ils ne peuvent au fond qu'avoir une âme de poète, visionnaire, riche en ces affects de toutes sortes dont témoignent leurs chants.

*

Votre lecture s'achève. Vous acquiescez, vous laissez dériver heureux dans le sillage des derniers mots du livre ; vaguement méditez celui de « joie » (*letizia*) et l'idée qui va avec d'une vie extérieure toute en mouvements et voyages, d'une vie intérieure toute en visions joyeuses et affects heureux.

Vous rêvez, le livre finit par vous tomber des mains et vous-même par tomber dans un demi-sommeil. Une voile de kitesurf rouge et or un instant apparaît au-dessus de l'iconostase végétale que peint en haut de la dune, sur la toile bleue du ciel, la frise des pins et des cyprès. Derrière, invisible, c'est le sanctuaire de la mer. Somnolant, vous avez des visions. Pour un peu vous seriez prêt à croire avoir vu passer, volant à l'horizontale comme dans un tableau de Chagall, un revenant en habit chamarré de pope. Vous êtes même tenté de vous dire, pour rire, que c'est Leopardi *se stesso* – Leopardi en personne. Il ne désapprouverait pas.

Vous émergez, on approche de midi, le soleil tape de plus en plus fort. Vous pourriez vous croire en Afrique. Car un étrange oiseau bariolé s'est posé sans crier gare sur la pelouse. Costume très chamarré (col orangé, robe rayée noir et blanc, crête à plumes déployées en éventail) et royal port de tête emmanchée d'un long bec, vous l'avez reconnue, l'*african queen* super sapée n'est autre qu'une huppe. Un oiseau que Gracq qualifie de « semi-exotique ». On ne saurait mieux dire, en septembre, elle s'en ira passer six mois de soleil et de joie au sud du Sahara.

Jardin intérieur sur fond de toile de Jouy

Virginie Poitrasson

Je lis, je rêve. Je relis *Paul et Virginie*. Je suis à la fois ici et là. Mes idées se détachent telles des opercules et les jeter en l'air est une sorte d'exercice. Elles flottent, légères. Je suis devant ma tasse de thé et je regarde au-delà de la tasse dans un espace à l'intérieur de mon crâne qui est aussi là devant moi. Je reste assise à finir mon thé, plongée dans ces pensées, ces traces de souvenirs et ces images en demi-teinte, je sais que je suis en train d'oublier quelque chose, mais quoi ? Il y a cette masse d'ombre mouchetée, comme un moment indivisible, et c'est un matin normal avec son lot de routines, mais cela a l'air de dérapier sans que l'on puisse l'arrêter. C'est le genre de journée où j'oublie les mots, je laisse tomber des choses, j'abandonne la lecture de mon livre et je me demande ce que je suis venue chercher dans la chambre parce que je suis là pour une bonne raison, et je me répète que c'est juste une question de temps avant de me rappeler parce que je me rappelle toujours une fois que je suis revenue sur mes pas. La chose communique d'une manière ou d'une autre. Les pages laissées de côté communiquent elles aussi.

J'aime ce flou comme s'il y avait des réalités superposées. Les contours s'estompent. L'espace n'est qu'ombres sans nombre. Ombre de feuilles, de pages, modulation de branches. Suis-je plongée dans mon livre ? Cachée dans un buisson ? Sortie du cadre de la fenêtre ? Dans la pièce d'où j'observe ? Le dessin du parquet se métamorphose en ondulation de vagues.

Je passe dans la chambre, j'observe les rais de lumière qui proviennent de la fenêtre. Ils se projettent, éblouissants, sur les murs tapissés et jouent avec les motifs de la toile de Jouy en les faisant trembler, presque s'animer. Je m'approche aveuglée ; me voici au pied d'un rocher où se trouve un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme dès sa source une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'herbe fine. Deux cocotiers poussent au bord de cette flaque d'eau, ils entrelacent leurs palmes et laissent pendre leurs jeunes grappes de coco au-dessus de la fontaine qui réfléchit mon visage. Sur les flancs bruns et humides de larges capillaires qui frôlent mes épaules rayonnent en étoiles vertes et noires et des touffes de scolopendre suspendues tels de longs rubans d'un vert pourpré flottent au gré du vent et s'emmêlent dans mes cheveux. Près de là poussent des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses couleur de sang sont plus éclatantes que les parois de mes veines. En m'aventurant, je trouve de l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et des basilics à odeur de girofle exhalant un parfum qui m'étourdit. Du haut de l'escarpement de la montagne, des lianes semblables à des draperies flottantes pendent et forment sur les flancs des rochers de grands rideaux de verdure dans lesquels je m'enveloppe. Me voilà en compagnie de l'alouette marine et de la frégate noire qui ont abandonné les rivages de la mer pour venir passer la nuit dans cette retraite paisible. Je me repose sur les bords de la fontaine, la lumière ne m'aveugle plus, j'existe parmi ces motifs, les bengalis dont le ramage est si doux, les cardinaux au plumage couleur de feu quittent les buissons, et des perruches vert émeraude descendent des lataniers voisins. Ils s'approchent pour se désaltérer, comme je me désaltère dans ce paysage, j'y trouve plus qu'un refuge, une plénitude que j'avais perdue. J'aime me tapisser par épisode dans ce paradis, dans ce territoire exotique habité par

Paul et Virginie, parfois même jusqu'au coucher du soleil ; la tombée de la nuit me renvoyant à mon propre corps et au poids des choses.

Quand je sors dans le jardin, mon livre sous le bras, je retrouve les solitudes de l'océan indien. Je marche plus en avant. Mais je marche à côté de moi. Côte à côte avec moi. Je songe à Virginie disparue, aux oiseaux, à leurs ailes déployées, à leurs yeux fermés. Je suis seule. Une brigade d'oiseaux blancs assomme le ciel, met tout à bas, clôt l'horizon. Quelques lignes jaunes traversent l'arrière du jardin, je m'y adosse. Mais ces lueurs blafardes n'éclairent plus qu'un seul objet, le corps de Virginie. Elle est au ras de l'eau, à moitié échouée, ses ongles sont pâles, le rose a disparu, je soulève son bras, observe les mille et une nervures violacées qui le parcourent et suivre leur trajet c'est un peu reconstituer son parcours jusqu'ici, c'est diffus, les embranchements sont multiples, pas de voie royale, que des bas-côtés boueux, des terminaisons nouées. Doucement, elle va et vient, elle racle la grève sablonneuse. Dans un 4 mouvement doux, qui semble infini. Un dernier balancement. Avant la roideur et le froid. Avant le front gris et les yeux creux. Avant que tout se ferme. Avant que cette scène ne devienne, elle aussi, un motif de tapisserie, où elle sera esquissée à moitié couverte de sable, dans l'attitude où on l'a vu périr, ses traits n'étant point sensiblement altérés, une de ses mains sur ses habits et l'autre s'appuyant sur son cœur. C'est pour cela que je m'attarde longuement dans l'observation de ce dernier balancement : je veux juste voir le corps, m'émerveiller de la façon dont il refit surface là puis fut laissé là.

Me voilà un peu plus aplatie. Je vais quand même de l'avant. Allant et venant, je vais, j'irai et reviendrai. Et je suis là où je serai. Parce que rien ne vient entre moi et elle, sauf les ombres humides des branches et les pâleurs de la mort. Écluses de mon corps. Retenues d'eau intérieure. Je me découpe au détour de ces branches alors que celles-ci tracent tout aussi bien le contour de son visage, l'attire pour la lumière que le plumage des oiseaux. Elle me quitte, je passe au travers du feuillage, le sourcil haut, la respiration brève, ses yeux sont fermés, ses mains roidies, je m'avance mais tout en retrait. Ce soir, il n'y a pas de rire dans le jardin, il y a juste ces traces de lecture qui restent. Les arbres frissonnent, tremblent, frémissent, vibrent. Je jette un coup d'œil à la dernière page du livre, puis me détourne, me voici méconnaissable à moi-même. Je ne fais pas semblant.

Réminiscences lors de la relecture de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint Pierre

A la page de l'ombre

Jean-Luc Raharimanana

Les bords des rizières étaient des lieux de jeux incroyables pour Hira et ses compagnons. Ils y construisaient des radeaux et pénétraient la forêt de joncs. Ils y rencontraient des nids d'oiseaux, une variété incroyable de libellules, ils péchaient souvent sans rien attraper, ils étaient trop impatients ! Les poissons abondaient pourtant, sautaient même sur leurs radeaux ! C'était seulement ainsi qu'ils attrapaient les poissons... Ils ne poussaient jamais plus loin que l'ancien village royal d'Ambohipo-Tanàna, n'osaient même pas y mettre le pied. Enfants de la cité, enfants des villes, ils étaient intimidés par le silence régnant dans ce village semblant toujours désert. Leurs radeaux semblaient même rebrousser chemin sans qu'ils les poussent de leurs rames. Des histoires de malédiction parsemaient l'endroit. Souvent, dans ces marais, des corps étaient retrouvés sans vie. Ils avaient toujours la peur au ventre avant d'y pousser leurs radeaux. Ils crachaient par terre, chiquaient des feuilles amères avant de s'y aventurer, ils insultaient la catéchèse, insultaient le prêtre, insultaient les sœurs, car paraît-il, c'est ce que préfèrent les esprits qui peuplaient ces endroits. Ils ramaient, ils nageaient, se gavaient de goyaves ou de fruits d'acajou. Avant de rentrer, ils faisaient sécher leurs vêtements sur la berge. Leurs parents les interdisaient en effet d'y jouer. La directrice d'école ainsi que les sœurs étaient encore plus sévères : « Dieu n'aime pas ces marais ».

Un jour, Hira fut puni pour avoir posé la question suivante : « Si Dieu n'aime pas ces marais, pourquoi le petit séminaire, le couvent, le cimetière et la concession de la paroisse sont-ils tous ici ? Et pourquoi l'Évêque effectue-t-il toujours ses retraites spirituelles ici ? » Sa punition consistait à suivre l'école trois jours de suite au couvent : prières, conjugaison, prières et interrogations interminables de la mère supérieure sur la vie de Jésus. La récréation consistait à arroser les plantes du couvent, il y en avait partout ! Ramasser ensuite les pêches tombées par terre et résister à la tentation. Ne pas en croquer une seule. Ouvrir la bouche en arrivant à la cuisine. Bien montrer qu'on n'en a pas mangé une seule. Tout cela ne lui était pas difficile en réalité car il aimait bien le silence du couvent. A la maison comme en classe, il ne parlait pas beaucoup déjà. De plus, il détestait la maîtresse d'école, il ne lui faisait pas don de sa voix ! Ces trois jours furent tout sauf une punition. C'est ainsi que le quatrième jour, il s'était présenté comme d'habitude au couvent, il avait oublié que la punition était finie...

La sœur stagiaire l'accueillit. Elle ne savait pas où était passée la Mère Supérieure, elle ne savait pas non plus qu'il avait fini sa punition. Il restait là au milieu de la cour quand il vit arriver Radala. Radala était un fou qu'ils rencontraient souvent dans les marais. Il était pour eux le cauchemar des marais qui surgissait brusquement devant eux en renversant leur radeau. Radala gardait également le jardin des sœurs. C'était impossible de voler les pêches quand il était là, moitié nu, effroyable.

Et voici que Radala se trouvait devant lui, Hira n'osa pas bouger. Radala ne bougea pas non plus. Ils étaient restés ainsi, Hira ne sait combien de temps. Toujours est-il que la sœur stagiaire ne revenait pas. Toujours est-il que la Mère Supérieure restait introuvable. Puis, subitement, Radala partit. Hira ne sut pas pourquoi mais il se mit à le suivre. Radala prit une sortie qu'il n'avait jamais remarquée. La sortie donnait sur les marais. Hira devait courir un peu pour le suivre. Radala disparut dans les joncs et il l'y suivit toujours, il savait qu'ici la glaise était dangereuse, mouvante. Son cœur battait fort mais sa curiosité était telle qu'il ne réfléchit pas plus. A sa grande surprise, la piste menait vers une petite dune formant une île. A peine y avait-il mis le pied qu'il s'y

enfonça brutalement. Il était pris au piège. La glaise le prit jusqu'aux aisselles. Sous la panique, il appela au secours, cria, essaya de se dégager. Rien n'y fit. Il resta là. Il avait peur de s'enfoncer davantage mais apparemment il avait atteint le fond. Seulement, il commençait à étouffer. Plus il criait, plus il étouffait. Radala était alors revenu. Il lui tendit les bras, Radala prit ses mains avec un tel naturel qu'il en fut bouleversé. L'homme dit fou le tira facilement de là. Hira resta là assis pendant longtemps alors que Radala était déjà reparti. Il avait enlevé son short et son t-shirt salis par la glaise et les avait lavés dans l'eau. Au bout d'une demi-heure, ils étaient déjà secs. Son seul souci était dorénavant de cacher tout ça à sa mère. Il imagina toute une histoire pour expliquer à sa mère pourquoi il n'avait plus ses sandales, car bien sûr, elles étaient restées au fond de la glaise.

A partir de ce jour, il n'hésita plus à poser des questions à propos de ces marais. Il tendit l'oreille aux contes et légendes du lieu, à ses croyances, à ses coutumes... Il demandait confirmation auprès de son père, auprès de la Mère Supérieure. Si son père ne se lassait pas de lui parler de l'histoire du village et de ses fady, la Mère Supérieure par contre recevait très mal ses questions. Invariablement, elle soutenait que tout cela n'était que *légendes imaginaires* et que seule la bible était *véridique*. Il traquait maintenant dans les livres de son père toute trace des marais. Son père lui passait des livres d'histoires, lui passait les tomes de *Tantaran'ny Andriana*, Histoire des rois, où des passages évoquaient Ambohipo et le talisman Kelimalaza. Il se mit à hanter la salle de lecture du couvent. Il n'y avait que des manuels de catéchèses et des livres sur les Saints ! Il ne comprenait pas pourquoi il n'y avait que ces livres ! Pourquoi n'y avait-il pas un seul qui portait sur l'endroit où était quand même implanté le couvent ? Un jour, il avait trouvé enfin un livre de contes recueillis par un père missionnaire. Il courut vers la Mère Supérieure et lui dit : « Si ces légendes ne sont pas vraies, pourquoi ce prêtre les avait-il recueillies ? » La Mère Supérieure lui arracha les livres des mains et lui interdit d'accéder désormais à la salle de lecture. Il triomphait néanmoins.

Les mois s'étaient passés ainsi. Il visitait de moins en moins les marais. Il passait son temps à lire. Dès l'école finie, il courait à la maison. Il n'avait qu'une hâte : lire ! Dévorer toute la bibliothèque de son père !

Pour sa première communion, il devait aller à la catéchèse. Il y allait de bon cœur car il aimait bien la sœur qui leur lisait la bible (il avait commencé à l'aimer le jour où il l'avait vue au marché, elle n'avait pas son voile, et ses cheveux si noirs, si longs, se répandaient sur ses épaules ; elle s'était éclipsée, honteuse, belle comme le pêché)... La catéchèse avait lieu dans l'une des salles de la Paroisse : une grande table en bois, des bancs grinçants prélevés de l'église, des agenouilloirs agonisants, un confessionnal au rideau miteux avec une grosse toile d'araignée à l'intérieur, et surtout, contre le mur, une bibliothèque mangée par la poussière. Il fit en sorte de tout retenir de la catéchèse, de répondre sans faute avant les autres, de deviner même les questions de la sœur ou du curé. Ce qu'il espérait arriva. Chaque fois qu'il levait la main pour répondre, le curé surtout, faisait semblant de ne pas le voir pour interroger un autre enfant : *il faut que tout le monde participe !* Il pouvait alors écarquiller les yeux et lire les titres alignés sur les étagères : *Le tour du monde en quatre vingt jours*, il l'avait, il voulait dire, son père l'avait. Il l'avait lu. Il avait vu le film. Il avait lu la bande dessinée. *La reine Margot*. Il ne connaissait pas. *Le vicomte de Bragelonne*, un autre livre de Dumas. Il n'avait pas ! Son père lui avait permis de lire *Les trois mousquetaires*. Pas les autres Dumas. Pas encore lui disait son père, tu n'as pas dix ans. *Vie et mort de Satan le feu*, il tremblait d'excitation, l'auteur : Antonin Artaud, au fond de l'armoire, derrière les Sartre et les Beauvoir, à côté de Cendrар. Son père lui avait dit que c'était un fou. Comme Lautréamont. Mort trucidé

par la folie. Comme Rabearivelo. Mais son père savait-il que maintenant il aimait les fous, depuis que Radala l'avait sorti de ces marais ? Il écarquillait encore les yeux : un autre titre que son père n'avait pas –il connaissait tous les titres de sa bibliothèque, savait où chaque livre devait se ranger... Il regardait toujours : d'autres titres sans importance. Son père avait ! Il se promettait de commencer par Artaud. Piller cette bibliothèque. Se venger ainsi de la Mère Supérieure qui lui avait interdit de lire.

A la fin de la catéchèse, ils devaient répéter leur première confession : ils entraient dans le vieux confessionnal pour affronter la vieille araignée qui y régnait, fermaient les yeux et joignaient leurs mains en prière. Hira récitait : « J'ai volé un bonbon, bu du vin rouge –je l'ai même sucré, je me suis allongé dans le canal avec les autres copains, j'ai regardé sous les jupes des dames qui passaient, mais je vous jure mon père, on ne fait pas ça avec les mamans, on ferme les yeux quand elles passent, et de toute façon, elles ne portent pas de minijupe ». Il ne confessait pas qu'il avait envie, trop envie de piller cette bibliothèque. Après une semaine, il pouvait réciter tous les titres qui la composaient. Il y avait quatre rangées d'une trentaine de livres chacune, des revues posées un peu partout. Deux ouvrages le tentaient spécialement : *La Venus à la fourrure* de Von Sader-Masoch, et les œuvres complètes de William Shakespeare. Il ne connaissait pas Von Sader-Masoch, n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait représenter, le nom le fascinait, comme une étrangeté totale. Et simplement *Venus à la fourrure* car il avait –son père avait, un beau livre qu'il adorait : un livre sur le peintre Goya où il admirait particulièrement sa *Maja desnuda*, la Venus nue. Son père s'en était rendu compte et avait arraché la page, il ne restait que la *Maja vestida*, la Venus habillée. Il était furieux ! Son père avait osé déchirer une page de ses livres –de ses livres! Shakespeare car son père, toujours, disait qu'il n'avait pas encore dix ans. Il fallait attendre un peu. Il avait lu Rimbaud déjà : On n'est pas sérieux quand on a dix sept ans ! Et lui qui n'en avait pas dix ! Il lui fallait Shakespeare. Absolument. Il décida de passer à l'action après une autre répétition de première communion : comment bien communier, ouvrir les mains, recueillir l'hostie et la mettre à la bouche, ne pas la croquer –on ne croque pas la chair du Christ. Il avait croqué. Il n'y eut pas de sang dans sa bouche... Il se proposa auprès du Curé de balayer la salle de catéchisme. On le lui accorda. Il demanda la permission de ramener l'un des agenouilloirs pour le réparer. On le lui accorda. Le curé eut à peine le temps de se retourner, sa main sut exactement où se trouvait *La venus à la fourrure*. Il cacha le livre dans le casier de l'agenouilloir. Il partit. La lecture fut un choc monumental. Il ne comprenait pas tout mais il savait que ce n'était pas une lecture pour lui. Il savait qu'il entraient dans un monde d'adulte où le sexe prenait une place fondamentale. Il ne comprenait pas pourquoi ça avait autant d'importance. Il n'osa plus regarder les adultes pendant un temps. Il se disait que toutes ces grandes personnes faisaient ça ! Chez son père, il rangea le livre parmi les *Mémoires* de Jules César, à côté du *Satyricon* de Pétrone. Des livres assez vieux qui partaient en poussières déjà et qu'on n'avait pas le droit de toucher –les doigts abîment les livres, les pages préfèrent les yeux disait son père. Il fit en sorte de clouter maladroitement l'agenouilloir pour pouvoir être grondé par le curé, que celui-ci lui dise qu'il avait mal fait son travail et qu'il devait ramener de nouveau l'agenouilloir. Il avait dû attendre quelques jours mais les mots vinrent. Il prit *Vie et mort de Satan le feu*. Il prit *La reine Margot*. Il ramena des bancs –en dessous des livres, *L'astragale*, *J'irai cracher sur vos tombes*. Il ramena les planches des cierges et des bougies pour les gratter et les cirer, *La vie de Jésus*, de Renan, *Trois ans de vacances* de Jules Verne, un George Sand (il ne comprit que des années plus tard que ce n'était pas un homme). En passant sa première communion, il croqua l'hostie. A sa première

confession, il ne dit pas au prêtre qu'il avait fait disparaître les livres, qu'il n'en restait pratiquement plus.

Après que lui et ses compagnons de communion eurent réussi l'examen de religion pour être « enfants de chœur », le curé les réunit tous dans la salle de catéchisme et leur montra la bibliothèque : « *Des livres disparaissent ici, j'aimerais que dans le futur, vous vous montriez meilleur chrétien* ». Tous savaient qu'il était le coupable. Aucun doute n'était possible. Tous savaient que s'il montait dans les arbres, ou s'enfonçait dans les marais, ce n'était ni pour faire le Tarzan, ni le Zemblan, ni le Robinson Crusoé, c'était pour lire. Il s'était aménagé un coin de solitude au sommet d'un arbre touffu. C'était là qu'il lisait ses butins. Il ne se dénonça pas au curé. Il savait qu'il était allé trop loin mais il y avait un livre, en deux tomes, qui lui manquait encore : *Les œuvres complètes de Shakespeare*, collection de la Pléiade, traduction de FLUCHÈRE Henri. Des feuilles si fines que les lettres semblaient se détacher de la page, se poser sur les doigts qui feuilletaient... Il attendit près d'un an pour commettre son coup, la nuit de la mort du Christ, messe de minuit où il devait servir, au moment du *Chemin de croix*. La paroisse chantait. Les femmes avaient mis leurs plus beaux lambas, étoffes de soie qu'elles étendaient sur leurs épaules, les hommes avaient mis leurs plus belles vestes, leurs plus belles cravates –ils étouffaient sous la chaleur. Une mise en scène fut prévue –une mise en scène de son père, pas pour sa rapine mais pour la messe : une immense croix, cachée sous un rideau noir trônait derrière l'autel et un homme était attaché dessus. Le curé lit la crucifixion du Christ et les vieilles femmes de la Chorale des Filles de la Vierge Marie commencèrent à pleurer. Il était prévu qu'il fallait simuler le bruit d'un court-circuit et éteindre brutalement les lumières au moment où le curé parviendrait au passage du déchirement des rideaux du temple, au moment où le Christ rendrait son dernier souffle. Les enfants de chœur dont il faisait partie, devaient faire tomber plusieurs bancs et hurler comme des malades. C'était parfait pour lui. A minuit pile, son père enclencha son dispositif. En hurlant, ils coupaient les lumières tandis qu'une lumière d'éclair puissant traversa l'autel et tomba sur le rideau qu'ils tiraient d'un coup sec, découvrant ainsi la croix et l'homme crucifié ! D'autres éclairs déchirèrent encore l'église, tombèrent sur la croix. Un hurlement s'éleva parmi les fidèles. Ils criaient comme convenu –comme des malades. Il en profita pour quitter sa place près de l'autel et courir vers la salle de catéchisme. Tout fut plongé dans le noir mais il n'eut aucune hésitation. Il entendit le comédien brailler : *Ali sabkatali, Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Un autre coup de foudre et la foule de fidèles hurla encore. Il mit la main sur les deux tomes, les cacha sous sa robe d'enfant de chœur, en les serrant bien fort contre les cordelettes qu'il noua plusieurs fois. Il revint à sa place alors que la lumière se rétablissait. Les vieilles femmes de la chorale pleuraient comme des madeleines. Le curé leur fit signe. Ils s'ébranlèrent pour entamer le chemin de croix. Ici, un soldat perçait le cœur sacré. Là, la Vierge Marie descendait son fils de la croix, là encore...

Il se promit de lire *La tempête* en premier. Le lendemain, il regagna les marais : allongé sur son radeau, il découvrit *Caliban*...

L'enfance grave

Jacques Sérena

Moi et Sang de Chien d'Eugène Savitzkaya, c'est arrivé par un concours de circonstances. Comme toujours, pour les événements importants de notre vie. Lieu adéquat, êtres propices, conditions appropriées. Les bonnes personnes au bon endroit au bon moment, comme le rabâchent à tout bout de champ les Américains. J'avais un bon coin où dormir et un soir j'ai vu une fille se pointer avec un livre à la main. Elle tombait bien, c'était une bonne période pour moi, je ne dormais plus dans ma Ford ou à droite à gauche, j'avais trouvé ce squat, enfin, un coin à moi dans ce squat où j'avais pu m'incruster. Dans mon souvenir, c'est comme du temps entre parenthèses, flou, calme, de la vacuité, vacation, des espèces de vacances. Le soir où moi je m'étais pointé, deux types y étaient déjà, ils m'avaient regardé, moi, ma besace, ils n'avaient pas pipé, ni salut ni dégage, alors je m'étais calé aussi. Il faut dire, je sortais alors d'une crise carabinée, alors j'étais dans cet état de détachement qui s'ensuit, quand on se voit agir. Ils m'avaient laissé faire peut-être aussi rapport à ma dégainé, en gros la même qu'eux, l'air d'avoir besoin autant de me planquer. Et c'est donc là qu'elle s'était pointée avec son petit sac à dos et son livre. Jeunotte, à vue d'œil dans les seize ans, nous on avait autour de trente-deux, moi je faisais un peu moins, eux beaucoup plus, mais personne ne faisait trente-deux ans à l'époque. Elle nous a raconté sa fugue de la maison d'enfants à caractère social, ses six nuits dehors, belle étoile, plage, pinède, le sanglier au milieu de la nuit, le long face à face avant qu'il se barre, et les ablutions à l'aube dans le ruisseau à la sortie du village. J'ai évité de demander si elle avait ôté de ses habits, un peu ou tout, sans trop savoir si c'était de crainte ou d'envie qu'elle ait été nue. A parler net, elle et moi dans le squat, ça a pu durer en tout et pour tout autour de dix jours, mais les chiffres, il vaut mieux oublier, étant donné que dès qu'elle a débarqué c'est devenu du genre de temps non mesurable, plus dense et en même temps plus léger, avec une impression d'immuable.

Le matin, ça s'amorçait par de petits rires réciproques en découvrant dans quelle posture incongrue on avait dormi. Elle me faisait sa grimace langue tirée, sûre de son bon droit, sa grimace qui m'irradiait de pied en cap, me voilà bien. Elle et moi sur le même matelas, oui, on manquait de place, il fallait bien qu'elle dorme quelque part, et moi aussi, il fallait bien. Mais attention, elle de son côté, moi du mien, pas d'histoire, un peu rapport aux deux autres, mais surtout parce que, de toute façon, pour moi, c'était bon comme ça. Bien dans ma nature, du trouble clandestin, l'histoire en douce qui n'en finissait pas de s'amorcer, l'éternel début, laisser mijoter, apprécier l'atmosphère, se laisser charmer, faire des réserves pour la suite, toujours ça de pris. Parce qu'au fond, bien sûr, le sentiment que ça ne pouvait pas durer, mais tant qu'on y était, il n'y avait pas de mal à s'enchanter. Des matins comme ça, donc, à coups de mimiques, regards, frôlements, sourires fragiles comme des remerciements, du velours souterrain.

Et puis, un matin, les deux autres sortis pour glaner en bas des cartons à récupérer, elle et moi restés seuls en haut, pour garder le lieu, toujours il fallait qu'il y en ait qui gardent. Je lui ai servi un plein bol de lait, elle a bu d'un trait puis m'a regardé avec l'air d'attendre la suite. Je lui ai dit que bien sûr, l'idéal serait de pouvoir être rien qu'elle et moi dans un coin rien qu'à nous, mais la vie, les aléas. Elle m'a demandé pourquoi j'étais comme ça, sans préciser comment j'étais. Dans le doute, j'ai pris l'air triste, secoué mon air. Elle a demandé si j'avais eu des galères raides comme la taule. J'ai

hésité deux secondes avant de serrer les dents, baisser la tête en bougonnant : Pas envie d'en parler. Elle a regardé son bol pour cacher sa figure mais j'ai vu le coin de sa bouche, l'ébauche de sourire, les yeux brillants : Allez dis-moi tu avais pris cher tu avais fait quoi. Et moi là, j'ai réussi à me taire, pensé au mystère, à la face cachée de la lune qui approfondissait son éclat, alors attention, mystère, même avec elle, surtout avec elle. J'ai dit : Ah non ça. On n'a plus rien dit pendant disons dix secondes et elle a regardé l'heure, en un clin d'œil j'ai vu sa robe passer par-dessus sa tête et tout à coup les choses ont été simples et évidentes pour moi, comme quoi, la vie malgré tout m'avait un peu appris. Je me suis vu m'avancer mains en avant vers son corps en petite culotte, pas de pensée, le geste comme dicté, mais elle, au lieu de se laisser faire, me laisser faire, elle m'a attrapé les poignets, m'a serré avec ses doigts, ses ongles dans ma peau, m'a secoué. Ça a fait balloter en haut ma tête, assez gênant, je la voyais floue, sans compter la tête que ça devait me faire, elle a parlé, sa voix tendre en contraste avec ses secouages raides, ça s'est mêlé : Tu le trouveras ce coin rien qu'à nous tu promets. Tout ça dans l'ensemble pas méchant, les derniers mots mi-figue mi-raisin et ses mains secouant moins, poignets desserrés, mais moi au lieu de reprendre au début avec mes mains en avant, je suis resté sans bouger et me suis mis à expliquer, moulin à paroles, que je mourais d'envie de finir de la désaper, de baisser sa culotte lentement et qu'une fois elle mise à nu tout aurait été clair et on aurait pleinement su qu'on n'avait rien à perdre, qu'il n'y avait aucune raison pour ne pas vouloir, et elle qui a dit : Oui bon. Alors, moi là peut-être à moins cinq d'oser, nos regards comme on aurait appelé à l'aide. Le temps d'être sidéré, hypnotisé, de sentir que j'allais pouvoir, j'ai entendu les autres remonter. On a eu juste le temps de vite remettre sa robe, de s'éloigner l'un de l'autre, prendre des airs anodins, les autres ont déboulé.

C'est le seul matin où on a été seuls, elle et moi, de toute façon il allait falloir tous se tirer bientôt, on le savait, les flics avaient commencé à évacuer la rue. Mais les matins suivants, il restait entre elle et moi de l'hypnotisme et de la sidération. C'est là qu'elle s'est mise à me lire son livre, j'avais évidemment noté le titre, le nom, Savitzkaya, Sang de Chien. Avant, quand je l'avais vue le lire seule, j'avais envié l'effet de ces pages sur elle, ses yeux comme reflétant de l'extraordinaire, devenant vagues, noyés dans une sorte d'amour, d'amour du vague. Elle m'en a donc lu des pages à haute-voix, enfin, pas très haute mais assez pour que j'entende et en sois profondément remué. Des mots qui trouvaient des échos en moi, provoquant du vrai doux chaos. Du vrai partage, du vrai présent. Je me souviens, ça parlait de crises où l'on restait couché sans plus savoir ce qui était le haut et ce qui était le bas, où il fallait rester immobile pour éviter de faire voler de la poussière, ça parlait de vouloir et de ne pas pouvoir, d'avoir sommeil et de ne pas pouvoir dormir, et de jardin où des enfants livrés à eux-mêmes se trouvaient, l'un d'eux admis parce qu'il était plus doux et plus gracieux que les autres et sculptait de petits bateaux. Mais peut-être je confonds, ou j'en rajoute, c'est ça avec Savitzkaya, il éveille à ce point des images à soi, espèce de souvenirs en nous qu'après on ne peut plus bien distinguer ce qui est de lui et de ce qu'il a éveillé en nous.

Le jour où il a fallu dégager, on a ramassé nos affaires, moi ma besace, elle son sac à dos. Puis, descendant l'escalier branlant avec elle et eux, dans ce drôle d'état second qui nous vient quand on sait qu'on descend un escalier familial pour la dernière fois, et combien d'escaliers pour la dernière fois déjà. Une fois en bas, avant de pointer nos nez dans la rue, vérifier la voie libre, il n'y avait pas à se creuser la tête, c'était elle qui faisait le moins récidiviste, à elle d'aller voir où ça en était, juste à côté ou encore loin, si la police embarquait ou faisait juste dégager. Elle a entrouvert la porte, tête retournée pour

un dernier œil sur moi. Et sans sourire, elle m'a donné le livre, avant de sortir. Les autres et moi restés planqués sans parler, moi à m'en faire pour elle, me dire que j'avais presque oublié ce que c'était, s'en faire pour quelqu'un, et l'envie que quelqu'un s'en fasse un peu pour moi. Sorti de mes pensées quand j'ai entendu les autres s'énerver parce que ça commençait à faire long. Ils sont sortis, et j'ai suivi. Devant nous, des flics la tenaient. Et moi, bourrade dans le dos, poussé en avant, j'ai manqué tomber, rétabli in extremis, et au quart de tour, vite tracer droit devant, carapater chacun pour sa peau, en l'abandonnant elle. J'ai entendu un policier crier Salopards, il ne croyait pas si bien dire.

Elle, je ne l'ai jamais revue. Mais chaque jour, c'est comme si j'avais un peu d'elle avec moi, avec le livre. Je crois qu'elle s'appelait Marie, je n'ai jamais su le nom, il me semble que ça commençait par un H. Par elle, j'ai connu Savitzkaya. Et depuis, je me suis rendu compte que cet auteur est un des secrets que se découvrent les êtres qui, un soir, sentent en eux de profondes et à peine avouables affinités. Un secret donc assez bien gardé, heureusement, mais pas trop bien gardé non plus, heureusement. C'est par exemple peu après vingt-deux heures, fin avril début mai, quelqu'un a parlé de poésie, de crises qui n'étaient pas forcément désagréables, ou du charme du crapaud-buffle, alors on se penche vers la possible âme sœur et on lui dit : Eugène Savitzkaya. Une sorte de test, histoire d'en avoir le cœur net, ou en tout cas le cœur un peu moins douteux, parce que si l'autre sourit avec dans les yeux comme de l'amour du vague, on pourra se laisser aller, c'est un adepte de Savitzkaya et on pourra donc être assuré de pouvoir vivre avec cet être quelque chose comme du doux chaos. Des jours et des nuits qui en vaudront la peine. Parce que peine il y aura, c'est une affaire entendue, mais rares sont devenus les moments qui valent les peines qu'on en a.

Qu'est-ce qu'il a donc, dans les pages de Savitzkaya, quels sont ces échos qu'elles éveillent en nous ? Bien sûr, c'est un poète mais, autant le dire, ce n'est pas comme si on était fou des poètes, ou plutôt si, justement, mais pas de ces flopées de ballots ampoulés passant leur temps à vouloir montrer la subtilité de leurs gentils sentiments sur les jolies choses, ils pullulent, ils sont partout, le ridicule ne tue pas, la preuve est faite, bref. Avec Savitzkaya, on est touché là où en nous c'est le plus intime, le plus délicieusement honteux, des sensations venus du tréfonds de notre enfance grave, du secret enfoui qu'on croyait indicible, des bribes comme semi-rêvées que l'on ignorait avoir encore en nous, avec tout leur charme capiteux, un rien vénéneux. Toute cette précieuse magie trouble des jeux d'enfant.

Ceci dit, je sais bien que tout le monde ne peut pas être sensible à la prose de Savitzkaya, pour certains il est trop tard, pour aimer ces pages il faut être de ceux qui ont gardé au fond d'eux de cette sombre candeur qu'on avait tous, ou presque, dans l'enfance. Parce que ce qu'il raconte est du même tonneau que les jeux qu'on avait pu inventer à dix ans avec la jolie voisine dans un garage les jours où il pleuvait, le jeu des dessins, puis avec la poupée, et à la fin quand la poupée c'était elle. Y compris dehors ou au-dessus les vociférations des adultes atténués par l'épaisseur des murs.

Savitzkaya, c'est la reconnaissance instinctive et évidente de ce genre d'heures, fiévreuses, intenses, saisissantes, la perception de ce mystère qui nous lie parfois, nous, espèce en voie d'extinction, la tribu des adeptes des plaisirs malsains, les exaltés qui ne capitulent pas, qui se disent que les pauvres bougres d'usagers qui ont fini par croire que la vie n'était que ce que les sondages et les statistiques leur répètent qu'elle est se font salement avoir. Et ce terme de mystère que j'ai employé plus haut est pleinement

approprié, malgré la vulgarisation de ce mot par les médias qui s'obstinent à piétiner le peu de grâce qui peut encore subsister dans nos existences. Mais certains d'entre nous lisent Savitzkaya et refusent d'oublier les regards silencieux des après-midi seul avec la voisine dans le garage et les longs baisers salés d'après.

En fait, Savitzkaya, c'est l'art de saisir ce qui ne devait jamais revenir. C'est l'émoi de quand la vie se met à imiter les rêves, avec la même gravité et en même temps le mal à y croire. Chez lui, les trésors dont il parle sont les nôtres, des tasses ébréchées, les cadeaux sont des framboises et de l'orgeat. Chez lui, on a accès à nouveau au jardin où on aime les enfants doux et gracieux qui sculptent des bateaux. On retrouve ces entités adorables connues on ne sait plus trop où et que l'on reconnaîtra toujours de-ci, de-là. La plupart des gens veulent des compagnes ou compagnons plus tangibles, mais je suis bien certain que ces gens-là n'ont pas obtenu de l'objet de leurs désirs des moments plus intenses, même s'ils sont parvenus à les attirer sur leur matelas. Non parce que, quand même, à moins d'être un incurable lourd, tout être a bien dû un soir soupçonner, ne serait-ce qu'une seconde, que les émois les plus forts étaient dans l'enfance, ou dans ce qui plus tard y ressemblait, c'est-à-dire les heures d'aspiration enamourée.

La rue St Malo- Brest-Recouvrance

Mona Thomas

Il existe pour chacun de nous un rêve qui est un paysage si habité qu'au réveil on se sent plus bouleversé que si quelque chose nous était arrivé en vrai. Il ne se passe rien dans le rêve. Pourtant tout y est possible. Neuf. De toute éternité.

La rue St Malo à Recouvrance est mon paysage rêvé. Je l'ai connue parce que j'ai voulu revoir Mireille Cann – Brestoïse et amie. Sans elle la plus ancienne rue de la ville aurait disparu – effritée dans l'indifférence du temps. Encore fallait-il en déceler – comme Baudelaire pour *une Mendiante rousse*- la beauté sous la pauvreté. Du jour où elle rencontre cette voie perdue au fin fond, Mireille veut la relever -comme une erreur – fatale – un vieux marin chancelant ou la ruine que la voilà devenue. Et c'est Oui. Tu vois bien que tu peux reprendre du service. Tenir ta route et reflleurir.

Aujourd'hui il s'y passe toute sorte d'événements. Quand je découvre la rue St Malo une fin décembre je reconnais l'enfilade des petites maisons des contes d'Andersen que me lit mon grand-père avant que j'apprenne à lire. En face, c'est le haut mur de la prison de Pontaniou – un segment de l'enceinte du port militaire. Implacable aux femmes enfermées par l'arbitraire des pères et des maris. Infranchissable aux enfants voleurs de pain.

Imparable aux corsaires passés à la flibuste. Et à tous les droits communs depuis. On s'attend pourtant à voir surgir de là-haut une gueuse en jupon ou un pirate borgne. Si nombreux à avoir échoué moisi péri ici là derrière où le regard n'atteint pas. Les brillants pavés froids de décembre conduisent à une ville qui n'a rien du Brest-Recouvrance que bien peu à présent ont connu et qui est pourtant là. Il y a quelques décennies les anciens en parlaient encore, de cette ville boisée aux voies tortueuses – et que les bombardements ont gardée.

Dans la rue sans voitures, les fleurs de l'hiver montent une garde légère devant les portes. Des lessiveuses de roses de Noël affirment la présence du vivant. Rien ici ne va à sa disparition. C'est le premier grand événement. Que l'humble existence de la rue St Malo réaffirme qu'en tout lieu – tout le temps – quelque chose peut être sauvé.

Jusqu'en 1989, ce qui préserve la rue St Malo, c'est sa condition de coupe-gorge. Encaissée en contrebas, la voie la plus vile va buter sur « le mur aux lions » en louchant à gauche vers le raidillon de pierre qui grimpe au quartier des Capucins.

Recouvrance, quand j'habitais rue Caffarelli en 1970 – en communauté avec des amis c'était passer le pont. Jamais je ne me serais aventurée du côté de Pontaniou. La prison, l'Arsenal où travaillaient des pères violents, un mélange d'activités inavouables et la défonce au gros rouge. J'ignorais tout de la rue si vivante qui le devenait de moins en moins. Même plus mal famée bientôt. À moitié effondrée et complètement oubliée.

Ce qui l'a relevée depuis, ce qui en fait à présent un jardin et une fête, c'est l'amour que lui porte Mireille. Depuis plus de vingt-cinq ans le site est l'objet de tous les soins de ce grand capitaine rejoint par un équipage toujours plus vif. Au nom de la rue St Malo, ils sont nombreux à battre pavillon de l'association *Vivre la rue*.

Le coin le plus abandonné des fées n'est pas seulement devenu *un lieu d'épanouissement pour les projets et les personnes et qui favorise les rencontres artistiques en étant aussi un vecteur de valorisation du quartier* -comme l'annonce un panneau façon parchemin accroché à la façade d'une des maisons. C'est la sensation retrouvée d'un monde que l'on n'a pas connu et qui a sa place près de nous. Ce fut d'abord un café épicerie ré-ouvert en café wifi sans alcool. À l'enseigne *Au coin de la rue* – là où il se trouve. C'est également un vagabondage de livres en libre échange.

Côté pôle de préservation et d'entretien d'un patrimoine invaincu et fragile, il y a un immeuble où de jeunes sortis de prison peuvent séjourner en échange d'une *contribution à la compagnie* – pour le dire comme Samuel Beckett.

Côté forum de spectacles, il y a le lavoir municipal. Celles qui lavaient là leur linge lui préfèrent aujourd'hui le *Coin de la rue*. Où on voit cette chose. Dans le même café, toutes générations et origines et pays confondus, on se parle. On s'écoute et on rit. C'est peut-être le noyau de Brest qui est là. Son Ouvert et sa poésie.

La longue misère a eu beau frapper les pierres et les gens et les incendies et les conflits éclater et les négligences tout abîmer et les plus sombres tâches se reproduire et se répéter sans merci – comme la pluie – l'essentiel a été sauvé. Elle n'est pas vaincue, la mignonne petite rue. Elle invite le promeneur à entrer dans son image qui est le cadre de l'Histoire.

Aux beaux jours c'est un Eden fricoté d'alyse entre les pavés et de roses voyouses à l'assaut des clématites. Tout fleurit et pousse dans les murs sans terre et sans reproche. Des enfants jouent à s'attraper et le jardin court toujours de pot en pot, accroché à tout ce qui ne finira pas à la déchetterie. Les chats ne regardent personne. Ils n'effleurent que le haut du pavé. Quelques encablures après le pont, c'est la ville forte et ses bassins. Ses commerces et ses institutions. Brest même. Et en haut des marches, les nouveaux quartiers. La rue de St Malo ouvre et tire le rideau de la géographie comme elle marque la lisière du temps. Parce qu'on sait bien que demain – s'il est généreux – naîtra d'endroits comme celui-ci.

Les bénévoles ne mollissent pas. Mairie et Région sont attentives. Mais combien de batailles pour restaurer la chaussée et consolider les bâtiments ! Et l'urgence de mettre les maisons hors d'eau sous des toits en résine naturelle qui laisse passer la lumière... Il faut savoir se contenter de peu en humant dans l'air de la rue ce principe d'économie politique si souvent mal compris et remis au goût du jour par l'excellent La Bruyère. Que donner c'est recevoir.

La rue St Malo, qu'est-ce qu'on y voit, quand on est brestois ? L'origine d'un monde disparu qui ne s'effacera pas ? D'anciennes voix étroitement arrimées à une promesse d'avenir. Une réminiscence des solidarités de travail – l'esprit d'équipe à l'échelle d'un quartier. Un beau geste et une danse de résistance. Une perspective pour un demain qui ne serait pas entièrement tourné vers le profit ? Un passage protégé et une promenade en partage. Là où on vous emmène quand vraiment on vous aime.

Étranges murailles

Michel Volkovitch

Cela pourrait se passer en Grèce, au début des années 80, sur l'île de Lesbos. Une journée de printemps timide, peu avant Pâques. Tout en marchant dans une forêt, je lis des poèmes de Mihàlis Ganas. J'ai trente-trois ans, mon aventure grecque en est à ses premiers pas. Je ne sais pas encore qu'un jour je traduirai, puis éditerai ce petit livre entre mes mains : *Μάυρα λιθάκια*, *Pierres noires* en français. C'est la première fois que j'essaie de lire tout un recueil de poésie en grec, je bute sans arrêt sur des mots, je n'ai pas apporté de dictionnaire, chaque poème est une forêt obscure avec ici ou là des trouées de lumière, je pressens des trésors cachés dans cette poésie de Ganas et dans toute la poésie grecque, je comprends confusément que j'entre dans un nouveau royaume et qu'une nouvelle vie commence.

Oui, mais bien avant cela, pendant l'été de 1964, je suis dans un coin de campagne anglaise verte et tranquille, ô combien tranquille, et il pleut. J'ai avec moi *L'idiot* de Dostoïevski. Pas dans la traduction d'André Markowicz, hélas, elle n'existe pas encore, mais dans une édition du Livre de Poche en deux gros volumes. Pendant six jours je ne fais rien d'autre que lire *L'idiot*. Jamais je n'ai été autant plongé dans une histoire, hanté par elle, et ne le serai plus jamais. On dit qu'on « dévore un livre », mais non, c'est moi qui suis dévoré. Disons plutôt « avalé » : « dévoré » serait trop violent, s'agissant d'une histoire dont le héros, le prince Mychkine, est un ange de douceur. Ce qui me fascine, plus encore que son auteur, ce romancier génial que je découvre alors, c'est ce personnage de l'Idiot. Il devient aussitôt mon idéal, celui que je voudrais imiter à tout moment de ma vie — avant de me rendre compte, bientôt, que je ne suis pas à la hauteur.

Oui, mais la lecture primordiale, aux effets les plus profonds, les plus durables, c'est un peu plus tôt la même année. Pour le Noël de mes seize ans, j'ai reçu un somptueux cadeau : Proust dans la Pléiade, *À la recherche du Temps perdu*, trois volumes. Ma lecture de *L'idiot*, ce sera un sprint, disons un 800 mètres échevelé ; avec Proust, je cours un marathon. Pendant six mois, de janvier à juin, je ne lis rien d'autre. Je prends ma dose tous les soirs dans mon lit — longtemps, car je ne me couche plus de bonne heure —, et parfois aussi le matin au réveil, surtout lorsque la veille je me suis endormi, malgré mes efforts héroïques, en relisant une phrase aux ramifications sans fin. Car on doit sans cesse revenir en arrière, aller et venir dans la longue phrase pour tout relier, tout faire tenir ensemble, la lecture n'étant plus simplement ce long fil qu'on déroule, mais une sorte de tissage minutieux. La tâche ne me rebute pas, au contraire. Je suis bouleversé. Phrase après phrase, jour après jour, je découvre le monde. Plus tard, je ne cesserai de penser que j'ai tout appris de la vie dans le livre de cet homme dont la vie fut si étroite et médiocre. Je ne m'identifie à aucun de ses personnages, ni même au Narrateur adolescent, mais en même temps l'auteur m'est proche comme un frère. Quand je lirai M. de Balzac plus tard, je ferai partie d'un cercle d'auditeurs admiratifs face auxquels le grand homme péroré ; lisant Georges Perec, dont la moindre virgule déclenche désormais une thèse de doctorat, je me sentirai de plus en plus gêné, étouffé au milieu de cette foule savante, mais chez Proust, dont l'œuvre est pourtant l'une des plus cruellement noyées sous des déluges de commentaires, le petit lecteur de seize ans

oublie tout, et le vieil homme de même, bien plus tard : Proust me parle à moi seul, à mi-voix, il a écrit tout cela rien que pour moi.

Ce serait bien de terminer là-dessus.

Oui, mais soyons honnête : le moment le plus marquant, le grand enchantement, c'est plus tôt encore, c'est le temps des premières lectures, ces histoires en images qu'on appellera BD plus tard : *Le fantôme espagnol* de Willy Vandersteen avec Bob et Bobette et M. Lambique, ou les aventures de Spirou et Fantasio, d'André Franquin. J'ai six ans, la petite librairie dans le bas de Sèvres expose en vitrine *Il y a un sorcier à Champignac* et le désir de posséder cet album est si intense que ça fait mal. En lisant ces œuvres que les gens sérieux dédaignent alors, que je relirai ensuite insatiablement, c'est la lecture que je découvre dans l'ivresse, comme quand on prend la mer pour la première fois.

Mes lectures, de Franquin jusqu'à Proust, ont un même lieu : la maison de mes parents, refuge d'une enfance et d'une adolescence passées à bouquiner, maison où j'habite à nouveau, où je finirai ma vie, où tous les volumes dont je parle ici sont présents sur l'un des nombreux murs couverts de livres du sol au plafond, sur ces étranges murailles qui protègent des violences du monde, mais du haut desquelles en même temps ce monde apparaît plus nettement que jamais, si terrible souvent et parfois si beau.